

Retranscription de l'entretien avec Menie Grégoire

Entretien réalisé par Blandine Schmidt

Le 18 novembre 2008

Au domicile de Menie Grégoire, Rue chapon, Paris

Prise de son réalisée avec un enregistreur numérique (Fostex FR-2LE) et un microphone stéréo statique (Audio technica AT825)

BS : Blandine Schmidt

MG : Menie Grégoire

BS : Comme je vous le disais, j'aimerais que l'on fasse un retour sur votre vie.

MG : C'est vous qui allez poser les questions.

BS : Oui, oui, je vais vous poser les questions. Il y a peut être des thèmes qui reviendront de temps en temps, mais c'est pour être sûre de ne rien oublier...

MG : Oui, oui mais...

BS : Vous voulez que je vous donne les différents points que j'ai prévus ?

MG : C'est comme vous voulez.

BS : Au début, j'ai prévu une présentation générale sur qui vous êtes, si vous avez fait des études, où, etc.

MG : Oui.

BS : Après, donner un bref aperçu de votre carrière professionnelle, c'est à dire les différents métiers que vous avez tenus et après se concentrer sur votre carrière radiophonique.

MG : Oui.

BS : Pour cela, j'ai prévu de parler des débuts, de comment cela a commencé, de votre équipe qui je pense était très importante dans votre travail, de votre studio et de vos impressions personnelles. Parler aussi des auditeurs...

MG : Ah oui.

BS : Des thématiques de l'émission...

MG : Les archives aussi.

BS : Oui exactement les archives. On parlera aussi ce que j'ai appelé les émissions spéciales comme par exemple les psychodrames.

MG : De ?

BS : Des psychodrames...

MG : Oui, oui, c'est une folie.

BS : On parlera aussi de l'émission « La responsabilité sexuelle », les audiences, les opposants à votre émission...

MG : De la contraception, de l'avortement qui a été la grande bataille de l'émission.

BS : Oui, les « concurrents » que vous avez pu avoir...

MG : Les quoi ?

BS : Les concurrents, car en fait...

MG : Il n'y avait personne, non.

BS : Mais au bout d'un moment, votre émission a duré 14 ans, il y avait Françoise Dolto par exemple...

MG : Non, non. Après il y a eu des concurrents. Quand j'ai eu terminé.

BS : Mais Françoise Dolto est arrivée...

MG : Alors Françoise Dolto est arrivée dans les dernières années. Mais elle ne faisait que les enfants elle. C'est une vieille amie.

BS : C'est vrai ?

MG : Vous savez qu'elle a été analysée comme moi par le premier des analystes français. Celui qui est arrivé de Vienne, qui avait lui-même été analysé par Freud. Et c'est le premier analyste français ; il s'appelait Laforgue, René Laforgue. Et Françoise et moi, nous avons débuté nos analyses chez lui. Et puis, il est mort. Voilà.

BS : Ah d'accord. Et donc après finir sur l'interactivité aujourd'hui, on verra si vous pouvez un peu m'en parler.

MG : Oh oui, vous savez, je ne veux pas écraser les copains ; mais je ne peux pas dire que ... Vous êtes sûre qu'il n'est pas trop bas, vous voyez, ma voix.

BS : Non ça va par rapport à ce micro, mais si vous voulez, je peux le remonter un peu.

MG : Oui j'ai plus l'habitude de ça.

BS : Très bien, si vous vous sentez à l'aise.

MG : Oui, je me sens mieux (petit rire) !

Bruits micro

MG : Vous êtes superbement équipée !

BS : Oui, c'est grâce à ma grand-mère qui nous a fait hériter de son vivant après la vente de sa maison.

MG : Ah d'accord, si je vis trop vieille, je ferai ça. Parce que je trouve que je suis trop vieille. J'ai tout donné à mes enfants en gardant l'usufruit, comme votre grand-mère je pense et un jour on peut dire : « vendez ».

BS : Sa maison était trop grande pour elle toute seule.

MG : Moi j'ai deux maisons. Celle-ci qui est magnifique qui donne sur un jardin et puis j'ai une charmante maison en Touraine avec un joli jardin et une piscine. Enfin, agréable mais les deux c'est trop à mon avis. J'ai tout donné mais je pense que si les enfants avaient envie que j'en vende un, je dirais oui. Pour le moment, ils n'en ont pas besoin, mais s'ils avaient besoin, je le ferais. Et tout pour ses petits-enfants ?

BS : Non, une grande part à ses enfants et une moindre part à ses petits-enfants. Parce qu'elle savait que l'on débutait dans la vie active.

MG : Je ne savais pas qu'il y avait une part pour les petits enfants.

BS : Ah non, c'est pas obligatoire, c'est elle qui...

MG : Attendez, si je ne suis pas indiscrete pour mon usage personnel, elle avait fait une donation partage...

BS : Ah non.

MG : Ah oui, dans ce cas elle donnait ce qu'elle voulait. Tandis que moi qui ai fait une donation partage. J'ai donné la propriété, je garde l'usufruit. C'est moi qui paye les... Etc. Mais qui en profite, et c'est eux qui sont propriétaires. S'ils voulaient vendre, ils vendraient.

BS : Ah non, c'est pas la même chose pour nous.

MG : C'est pas pareil, ah mais vous avez une très bonne grand-mère, intelligente.

BS : Bon, dans un premier temps, si vous pouvez vous présenter, me dire comment vous vous appelez ? Quel âge vous avez ? Qu'est ce que vous faites dans la vie ?

MG : (soupir) L'âge... Tout le monde veut que je donne mon âge, si vous savez comme c'est triste.

BS : (rire) Vous n'êtes pas obligée...

MG : J'ai 89 ans, j'ai 89 ans... J'arrive pas à croire que je suis si vieille que ça. Je suis pas trop mal pourtant. Pas parfaite, loin de là. Je me sens indiscutablement diminuée, surtout physiquement. Intellectuellement, si vous voulez pour mon âge, je trouve que je perds la mémoire immédiate, mais rien d'autre. Les noms propres, si vous voulez maintenant c'est difficile à fixer, les numéros de téléphone encore plus. Je fixe mal. Mais autrement, je me plains pas.

BS : Vous avez quand même la forme pour votre âge...

MG : Pas très, je marche plus beaucoup. J'ai une voiture que je prends pour aller là où vous iriez à pieds.

BS : Comment vous vous appelez ?

MG : Comment je m'appelle... Alors je suis née sous le nom de Marie Laurentin, qui était le nom de mon père, qui était architecte, et pas du tout militaire. Et, je m'appelle Marie à la mairie, tout court. Et je ne me suis jamais appelée depuis mon enfance que Menie. Je n'ai pas voulu de ce nom de Marie que tout le monde avait dans la famille. Et je pense que c'est la merveilleuse bonne que j'ai eu, que j'ai adoré, qui m'a prise à trois mois à la maison, qui m'appelait Menie. Et je voulais être appelée Menie, comme j'étais appelée par la femme qui m'a aimé et élevé.

BS : Pouvez-vous me dire où vous êtes née ?

MG : Je suis née à Cholet, Maine et Loire. Il faut que vous parliez un peu plus fort, j'ai des prothèses, mais je ne les ai pas mises, j'ai oublié. Je ne les mets pas tout le temps.

BS : Je vais parler plus fort. Donc vos parents, votre père était architecte et votre mère ?

MG : Ma mère, la pauvre, n'était rien. Parce qu'à l'époque, les femmes de la bourgeoisie n'étaient rien. Elles étaient femmes et mères de famille.

BS : Vous avez eu une enfance heureuse ?

MG : J'ai eu une enfance extrêmement sévère dans un pays terriblement religieux. Une austérité religieuse dont on n'a pas idée aujourd'hui. Mes parents étaient très croyants, j'ai été élevée chez les bonnes sœurs. Et ce n'était pas mieux à la maison, c'était pas beaucoup plus libre. J'ai vécu chez mes parents jusqu'à 19 ans.

BS : Mais cette situation vous faisait souffrir ?

MG : Non, parce que j'avais la chance d'avoir des frères. J'avais trois frères et une sœur, une petite sœur. Mais j'ai eu trois frères merveilleux et je dois dire qu'être une fille élevée au milieu de trois garçons, on est la reine. Mes frères ont été mes meilleurs amis jusqu'au bout.

BS : Vous êtes restée chez vos parents jusqu'à 19 ans, qu'est ce qui vous a fait en partir ?

MG : Alors j'ai demandé, supplié et obtenu de mon père de faire des études à Paris. Il a compris que je ne pouvais pas continuer comme ça à vivre pour rien. Ayant passée mon bac dans une petite ville où il n'y avait rien à faire. Il m'a permis de faire ce que je voulais, de partir à Paris. Et je lui ai dit : « je veux faire une licence ». Il m'a dit : « une licence de quoi ? » Alors, j'ai brusquement, très vite dans ma tête, passé en revue les licences que l'on pouvait faire. Je m'étais dit : philosophie, sûrement pas. Grammaire, sûrement pas non plus. Qu'est ce qu'il y avait comme licence... Histoire. Histoire, j'ai dit, voilà. Littérature pure non plus. Et j'ai fait une licence d'histoire / géographie, plus une licence d'Institut d'Art que j'ai terminé par un diplôme d'études supérieures qui était d'histoire et d'histoire de l'art ; en même temps. Et puis, je me suis mise à vouloir être égyptologue, parce que je savais que la guerre allait finir bientôt. Quand même, on commençait à espérer. Donc je me suis inscrite à

l'école des Hautes Études de la Sorbonne, au cours d'égyptologie, pour apprendre les hiéroglyphes.

BS : C'était dans quelles années ?

MG : Euh, tout ça, j'ai dû partir en 1940, tout de suite après, quand ça a été, pendant la « drôle de guerre ». Puis je me suis mariée en 1943, et j'ai arrêté mes études.

BS : Pourquoi avez-vous eu besoin de supplier votre père pour faire tout cela ?

MG : Parce que dans ce climat dont je vous ai dit deux mots, les femmes vivaient comme autrefois à ne rien faire. On les mariait. Cela n'avait pas changé depuis l'époque de ma mère et de ma grand-mère. Et cela n'avait pas beaucoup changé ailleurs. Un peu à Paris, mais pas en province. À Paris, oui un peu. Il y avait eu la « belle époque », mais cela n'avait pas touché les provinces. Surtout pas une province ultrareligieuse comme la Vendée.

BS : Qu'est-ce qui a fait que vous avez fait ce pas, vous par rapport à votre mère par exemple ?

MG : Parce que c'était moi. (Silence) C'était impensable pour moi de vivre exclusivement par autrui et sans rien faire. Je voulais exister, je voulais vivre, je voulais faire des choses.

BS : Et à partir du moment où vous vous êtes mariée vous avez arrêté vos études ?

MG : Complètement. J'ai épousé un homme exceptionnellement remarquable qui était entré déjà au Conseil d'État et qui aura une très grande carrière nationale et internationale. Il était à ce moment là professeur à Sciences Po et je l'aidais. Il me passait tous les devoirs d'histoire. (rire) On ne le disait pas, mais je corrigeais les devoirs d'histoire de ses élèves. Je lui faisais ses recherches pour ses livres. Donc je commençais à travailler mais comme ça, pour mon mari. Et quand les enfants ont été plus grands, car j'ai eu trois filles, coup sur coup. Bon, je les ai élevées jusqu'à que la dernière aille à l'école. Et à ce moment-là, je me suis dit, il faut que je travaille, il faut que je fasse quelque chose. J'avais du temps. Et je suis entrée dans le journalisme par des grands journaux et des petits journaux, enfin, des journaux de maisons, d'art, etc. Et là, j'ai eu des rubriques. De là, comme la politique m'intéressait, je suis entrée à la revue *Esprit*, qui était catholique de gauche. C'est à dire que la religion, là, n'était plus très importante. Alors j'ai été d'ailleurs au comité directeur assez vite et j'étais la seule femme. Il n'y avait que des hommes. C'était des gens remarquables, des grands noms. Il y avait des philosophes. Il y avait des gens très très bien. Il y avait un type merveilleux qui avait été juge au tribunal de l'après-guerre, vous savez, là où on a jugé tous les allemands... Comment cela s'appelait ? Le tribunal de Nuremberg. Il y avait des gens remarquables. Et moi, j'ai fait les premiers vrais numéros sur les femmes. On m'a confié un numéro sur les femmes. À partir de ce numéro sur les femmes, qui a tout de même fait du bruit parce que c'était la première fois que l'on parlait des femmes autrement que pour la mode, si vous voulez. C'est très vieux ce numéro spécial qui s'appelait : « La femme au travail ».

BS : En quelle année ?

MG : (petits bruits de bouches) Cela devait être en 1955-56. À ce moment-là, j'ai commencé à m'intéresser à la contraception qui naissait en Suède et aux Etats-Unis. Je faisais des conférences pour l'Alliance Française, sur les femmes justement, les femmes françaises. On m'a envoyé en Suède, Norvège, Finlande, faire des conférences. Vous savez, pendant trois semaines, pendant un mois, on faisait une conférence tous les soirs, de ville en ville. Là, j'ai pu trouver le premier Planning Familial européen qui était en Suède. J'ai rencontré ces gens là. Quand je suis revenue, c'est là où j'ai fait le premier article sur une contraception pour les femmes, en 1954 peut-être, sur ce que j'avais vu en Suède. À ce moment là, il n'y avait que le diaphragme. C'est vous dire si c'était le début. J'étais la première. On a commencé à entendre parler de la pilule en Amérique. À ce moment-là, j'ai commencé, à ce moment-là, j'étais à l'antenne de RTL. Alors ce que j'ai fait pour être connue, qu'on puisse faire appel à moi, c'est que, étant à *Esprit*, après ce numéro spécial qui a quand même fait un bruit terrible, j'ai voulu monter... Je vous dis tout mais vous n'avez pas besoin de tout dire, c'est pour que vous compreniez comment je suis arrivée là.

BS : Oui, oui...

MG : Je suis allée voir l'éditeur qui éditait *Esprit*, en lui disant : je voudrais faire une collection de livres sur les femmes et leurs problèmes. Et j'ai apporté un programme où il y avait des grands noms, etc. Avec un programme d'une collection. Parmi les grands noms, il y avait Jean Rostand, que je ne connaissais pas, qui est devenu, le temps de le dire, l'ami le plus admirable que je n'ai jamais eu, qui voulait bien. Et la collection n'a pas eu lieu car ils n'en ont pas voulu, après m'avoir fait travailler et vu des tas de gens. Enfin, je leur dois quand même Jean Rostand, tant mieux. Moi, je m'étais mise à écrire un livre sur les femmes, sur qu'est ce qui ne va pas ? Pourquoi Simone de Beauvoir était complètement passée à côté du problème en disant : « les femmes n'ont pas d'enfant ». Alors que justement, les femmes, même qu'elles travaillent ou qu'elles ne travaillent pas, qu'elles soient des intelligentes ou des stupides, elles avaient des enfants et il fallait bien qu'elles fassent avec. Sans compter qu'à l'époque, il n'y avait pas de contraception. C'est à dire qu'une femme qui se livrait à un homme, que ce soit en mariage ou pas, elle avait 99 chances sur 100, au bout de six mois, d'avoir un enfant, minimum, de concevoir un enfant. Et bien ça c'était dit par personne. Et moi je l'ai dit. J'ai fait ce livre qui a fait un succès fou, tiré à plus de 100 000. Ce jour là, on m'a connu. La télévision est venue me voir, on m'a passée. J'ai fait des conférences dans toute la France. Et j'ai vendu à 100 000 ce livre qui a fait un bruit terrible et qui s'appelait : « Le métier de femme ». Alors un jour, j'ai rencontré un ami, qui m'a dit : " ah tu sais, je vais entrer à Radio Luxembourg, qui va s'appelait RTL, parce que c'est Jean Farran qui est un type merveilleux, qui le prend". Jean Farran était un grand journaliste de télévision. C'était un

homme vraiment d'une intelligence éblouissante. Bien analysé comme moi, ce qui fait que l'on pouvait causer très bien. J'étais invitée à déjeuner à ce moment-là avec mon ami et il m'a dit : « voilà, je prends RTL, ça va s'appeler RTL et non plus Radio-Luxembourg. Je vais faire parler les auditeurs. Les auditeurs doivent faire la radio avec nous et les auditeurs vont faire la radio. Mais pour qu'elles fassent la radio il faut qu'on les fasse parler. Est-ce que vous êtes capable de faire parler les femmes ? » m'a-t-il dit beaucoup plus aimablement que ça. Je lui ai dit : « oui. J'écris dans *Elle* toutes les semaines des articles qui m'amènent 300 lettres. Je peux. » Alors, j'ai attendu un moment parce que je ne savais pas très bien, la radio, je ne savais pas très bien ce que c'était. Enfin un jour, j'ai pris mon courage à deux mains. J'avais un paquet de lettres comme ça, extraordinaires, où les femmes me disaient ce qu'on ne dit jamais, ce qu'on ne dit jamais dans les journaux non plus. Une histoire de sexe avec son mari, etc. Bon. Alors, je suis arrivée, j'ai dit : « je viens faire un essai ». Je suis arrivée. J'ai lu une lettre. J'ai répondu. Je suis rentrée chez moi. Le lendemain, il y avait 50 lettres. Voilà. C'est ça l'émission, ça a été ça. Donc j'ai continué. J'ai lu des lettres, j'ai pris les appels, parce qu'aussi il est aussi arrivé des appels au bout de trois, quatre lettres, il est arrivé des appels.

BS : Oui, on va revenir sur ces questions mais avant j'aimerais revenir...

MG : Et ça s'est fait tout seul. Je tiens à vous dire qu'avec quelqu'un qui vraiment écoutait, qui avait été bien analysé, qui pouvait comprendre, deviner, et ne pas répondre comme n'importe qui répond. Mais répondre en faisant parler et non pas en répondant, en posant des questions. J'ai fait moi, c'est en temps qu'analyste que j'ai réussi, évidemment. Si j'avais donné mon avis, les gens ils auraient dit : « elle manque pas de culot. Mais moi je ne veux pas lui demander, elle me répondrait ci, elle me répondrait ça. » Alors que si quand on me disait ça, j'étais avec elles en leurs disant : « oui, mais qu'est-ce que ça vous a fait ? Mais qu'est-ce que vous avez fait là ? Comment vous avez pris ça ? Qu'est ce qu'il a dit ? » Jusqu'au moment où l'on faisait le tour de la situation, c'était ça mon émission. Et je leurs disais en général : « écoutez, il n'y a que vous qui savez. Maintenant que vous m'avez dit tout ça, au fond, vous devez savoir ce que vous pouvez faire. » C'était ça. Les femmes qui me disaient : « je suis désespérée, j'ai décidé, je vais me suicider. » Je leur disais pas : « oh non, oh non. » Je leur disais : « écoutez, vous avez parfaitement le droit. Mais je vous préviens, quand vous l'aurez fait, vous ne pourrez pas recommencer. » Ça faisait un peu rigoler, et ça mettait l'autre dans... Elles ne se suicidaient pas après ça, vous savez. Vous voyez le genre que c'était l'émission. Si vous étiez là-bas, à Brest, vous avez entendu une émission. Vous avez vu comment je faisais.

BS : Hum hum...

MG : Je ne prenais pas la responsabilité, mais je poussais les gens jusqu'au moment où ils étaient obligés de regarder leurs problèmes en face et de ne pas tourner autour.

BS : On reviendra après plus en détail sur l'émission radio. Avant j'aimerais vous interroger sur votre arrivée dans le journalisme...

MG : Alors j'étais déjà dans le journalisme. J'étais à *Elle*...

BS : Alors comment êtes-vous entré à *Elle* ?

MG : Et bien, après mon livre. C'est ce livre. Et même au *Monde*, j'avais le jeudi un papier sur les femmes dans *Le Monde*.

BS : C'est eux qui vous ont contacté ou vous êtes allée les voir ?

MG : C'est moi. Je crois que c'est moi, oui. Je connaissais à ce moment-là le directeur du *Monde* qui était un ami de mon mari. Et en causant un jour qu'il est venu dîner, je lui ai dit : « il faut faire quelque chose pour les femmes. »

BS : Finalement, c'est votre mari qui vous a ouvert à ce monde et qui vous a permis de rencontrer des gens, et...

MG : C'est à dire, mon mari m'a permis d'avoir un tas de relation quand même. Mais ce n'étaient pas des relations tellement dans la presse. Il s'est trouvé que le directeur du *Monde*, à ce moment-là, avait été en captivité avec lui en Allemagne, dans le même camp de concentration. Donc, il est venu dîner un soir et comme il avait entendu parler de mon livre, on en a parlé.

BS : Pourquoi avez-vous décidé d'entrer dans la presse et de ne pas continuer seulement dans le milieu du livre ?

MG : Écoutez, j'avais dit l'essentiel ce que j'avais à dire. La presse... C'était les femmes qui m'intéressaient, c'est leurs problèmes. C'est mes problèmes que j'avais vécu moi, qui étaient nos problèmes communs à nous, femmes, qui n'étions pas libres. Qui n'avions pas de contraception. Qui n'avions pas égalité dans le mariage, ni dans le divorce. Qui n'avaient pas le droit sur nos enfants, parce que le droit était le droit paternel. S'il y avait un divorce, c'est le mari qui avait droit sur les enfants. S'il les laissait à sa femme, c'est parce qu'il n'en voulait pas. Mais normalement, il pouvait les emmener et laisser sa femme toute seule. Sans enfant. Et ça jusqu'à que... J'ai demandé, archi demandé. C'est un truc que j'ai demandé à Pompidou. Quand j'ai interviewé Pompidou, quand il cherchait les voix des femmes, évidemment, ma dernière question, j'ai dit : « je veux que vous vous engagiez devant toutes les femmes qui nous entendent, elles sont plusieurs millions, que vous vous engagiez à changer cette loi, qui est indigne, pour que les femmes et les hommes aient le même droit sur leurs enfants. » Ça s'appelait le droit paternel, et cela s'appellera le droit parental. Et il l'a fait dans les trois mois.

BS : Et justement, par rapport à ce combat...

MG : C'était un combat politique, contrairement à ce que l'on croyait.

BS : C'était important que cela soit une femme qui mène ce combat ?

MG : Il y avait guère que les femmes qui pouvaient le savoir. Si vous croyez que la contraception ou l'avortement, c'est les hommes qui se sont battus... Ah non ! Si vous saviez ce qu'on m'a dit, ce que les médecins m'ont dit, ce que les femmes m'ont dit des médecins pour, quand elle disait : « je suis à mon dixième enfant, je ne pourrai pas en avoir un onzième. » Et qu'il leur répondait : « ben ma p'tite, vous êtes fait pour en avoir une douzaine... » J'invente rien, vous comprenez... Et tout était comme ça. Et quand les maris leur faisaient des enfants sans crier gare à un moment où elles étaient malades... Personne ne les défendait. Personne.

BS : Qu'est-ce qui a fait que, vous, personnellement, avez pris ce combat en main ?

MG : C'est la belle question...

BS : Et oui... Avez-vous des éléments de réponses ?

MG : (sourir) Ma mère, je vous répondrais. Ma mère. (Silence) Ma mère m'a, toute mon enfance et ma jeunesse, montré l'image, à l'envers, l'ombre de l'image d'une femme. C'est à dire, celle qui a renoncé à tout et à elle-même, sous prétexte qu'elle est une femme. Voilà. Et ça, c'est ça qui m'a faite. C'est que j'ai eu un père qui était un homme merveilleux qui m'aimait beaucoup, qui finalement avait confiance à moi, puisqu'il m'a envoyé toute seule à Paris, à 19 ans, quand même. C'est bien (rire) de sa part. Mais ma mère me voyait pleurer dans les coins à ne pas savoir que faire, et la suppliait de : « qu'est-ce que je vais faire ? Aidez moi. » En vain. C'est ça qui a fait que pour moi, les femmes, que j'ai su que les femmes avaient une condition indigne, invivable. Voilà. Si on ne faisait pas exactement l'inverse de ce qu'on obligeait les femmes à faire, et bien, on n'était rien. (Silence). Vous n'avez pas connu ça...

BS : Et non, c'est pour cela que j'écoute les oreilles grandes ouvertes, avec grand intérêt.

MG : Alors, j'avais une autre grand-mère. J'avais deux grand-mères. Les grand-mères, ça ne compte pas comme la mère. Mais ça compte quand même. Il y a une grand-mère qui était une femme traditionnelle mais charmante, délicieuse, assez libérée, grande musicienne, dont la vie personnelle était visiblement pas triste du tout. Je ne peux pas vous en dire plus, je n'oserai jamais plus. Je sais qu'on l'appelait : la belle madame Untel ! Voilà. C'est tout. C'était une musicienne extraordinaire qui aurait dû en faire un métier. Mais qui n'a pas fait de métier, parce qu'en province, bon... Elle faisait des petits orchestres chez elle, pour le plaisir. Elle composait pour elle. C'était déjà une image positive. L'autre image positive était mon autre grand-mère qui avait travaillé toute sa vie à créer une entreprise avec son mari. C'est le mari qui l'avait créé, mais elle aussi. Et ils travaillaient tous les deux, et ils ont fait fortune. Mais elle était très intelligente. Elle n'était pas facile. Elle n'était pas chaleureuse, mais elle était... Et puis, elle était puissante. C'était vraiment une puissance. Donc j'avais derrière moi, deux images, mais ce n'était pas ma mère, qui était plus loin, de toute façon, puisque je ne les

voyais pas beaucoup. Il y en avait une que je voyais beaucoup c'est la musicienne, qui était adorable. L'autre, je la voyais deux fois par an. Donc, j'ai eu une génération qui me touchait vraiment. Qui était celle avant moi, qui n'était pas possible, pas vivable. Et deux autres générations où on pouvait se dire que peut-être, peut être on pouvait faire autre chose. Il y en avait deux qui avaient trouvé moyen de faire quelque chose de leurs vies.

BS : Justement, dans votre vie personnelle, avec votre mari, vous avez dû vous battre ou...

MG : Avec mon mari, j'avais épousé quelqu'un extraordinaire, vraiment extraordinaire, que j'adorais. J'avais envie de faire une famille avec lui. J'avais envie d'avoir des enfants. J'avais envie de l'aider, j'avais envie d'avoir des relations. J'ai beaucoup beaucoup reçu, même pendant la guerre, avec rien. Je me souviens, à la Libération, il avait un très très bon poste, puisqu'il faisait la liaison entre le gouvernement français et les Alliés. Donc je recevais... Il n'y avait rien à manger. Mais je sais que l'Hôtel Matignon m'envoyait des caisses de champagne. Je recevais tous les Alliés, chez moi. Il y avait juste mon lit poussé dans un coin (rire). Et il venait boire chez moi. Si vous voulez, je faisais un peu, comment vous dire, un peu hôtesse, hôtesse un peu officielle, si vous voulez. J'étais vraiment occupée. En plus, j'avais mes enfants parce que quand même neuf mois avec une grossesse comme ça, trois fois, de suite... Vous ne pouvez pas faire grand chose. Ou vous faisiez avant, ou vous ne faisiez plus. J'ai commencé à travailler sur les femmes, à aller en bibliothèque, faire des recherches, comme ça, toute seule. Et puis après mon fameux livre, *Le métier de femme*, j'ai publié tout de suite après. J'ai mis un an à le faire. Un livre qui a failli, qui a été sélectionné pour le *Femina*, qui s'appelait : *La belle Arsène*. La belle Arsène était une femme, comme celles que j'avais connues. Vieille demoiselle, vivant et mourant vieille demoiselle, dans cette épouvantable ville de l'époque. Il était... Il m'est vraiment sorti des tripes. Il est terrible. Et il a failli avoir le *Femina*. Je crois qu'il leur a fait un peu peur. Mais il était dans la liste.

BS : Vous aviez bien engagé votre carrière professionnelle...

MG : Oui, j'étais bien engagée. Ah ça pour ça, j'étais bien engagée.

BS : Mais vous étiez une femme entourée d'hommes, comment étiez-vous perçue ?

MG : J'avais beaucoup d'hommes qui étaient des amis de mon mari et leurs femmes sont devenues très vite de vraies grandes amies. À la fin de la guerre, moi, à ce moment-là, je m'étais engagée, bien que j'aie une petite fille, je m'étais engagée pour les gares. Quand on a fait ouvrir les gares aux premiers déportés, j'étais au premier train avec une vieille veste bleue-marine où on avait mis des machins, vous savez, dorés. C'est une association d'accueil. Tout ce que l'on faisait à l'époque, on savait pas bien ce que c'était mais on faisait pour faire quelque chose. Bon. Et alors, j'ai vu arriver le premier train de déportés. Nous ne savions rien. On pensait que ça venait d'Allemagne, d'accord ; mais on ne savait pas qu'il y avait des camps de concentration. Et on ne savait rien de ce qui s'y passait. Ce qui fait que j'ai vu

arriver des squelettes, des machins avec des types étendus. Je me souviens, on voyait la tête qui sortait, et puis étendu, il y avait une couverture. Il devait y avoir le corps dessous, mais on ne voyait même pas d'épaisseur. Et le premier à qui j'ai pu parler, parce qu'il était debout, c'était un jeune qui avait été pris parmi les derniers, si vous voulez, qui avait été envoyé... Donc il était encore debout, il devait avoir 20 ans. Et il m'a tout raconté, son camp, les horreurs, la peau d'hommes pour faire des abat-jours, les tortures, tout. Je ne savais rien mais personne ne savait ces choses-là. J'ai été dans les premières, j'étais pas toute seule, parce qu'il en est arrivé partout en France. J'étais parmi les premières qui savaient, brusquement. Et à ce moment-là, j'ai découvert que tout ceux de mes amis qui avaient été pris, il y en avait des très proches qui avaient été pris. Et j'ai bien failli être prise avec eux. Je me disais : ils vont peut être rentrer. Il en est rentré (silence) deux, deux femmes, de tous mes amis partis dans les camps. Vous savez, j'ai vécu une époque fabuleuse, atroce, mais superbe en même temps. La beauté de ces gens avec qui on faisait des réseaux. Bon moi, je ne peux pas me faire valoir parce que chaque fois que je suis entrée dans un réseau, ça a été immédiatement cassé. Le premier c'était une des plus grandes qui a été prise tout de suite, elle avait mon nom sur son carnet. Il paraît qu'on l'a questionné énormément, et qu'elle n'a rien dit, bien entendu. C'était Anne-Lise Girard qui a été une des plus grandes. Après, ça a été... Qui est ce qui est revenu ? Anne-Marie Lecoque, c'était ma meilleure amie qui faisait avec son jeune mari, les descentes d'avions anglais qui déposaient des gens et qui en ramenait, chez elle, dans la maison de campagne. Ses parents ne le savaient pas. Sa mère était dans un autre réseau. Elles ont été prises toutes les deux, presque en même temps (petit rire). Mais Anne-Marie est revenue. Elle avait eu juste le temps d'avoir un bébé qui est mort. Et elle a été amenée, son mari aussi. Lui n'est pas revenu, et elle est revenue (silence) dans l'état que vous imaginez. Plus de mari, plus d'enfant. Elle s'est remariée un jour. C'est une fille formidable. C'était la marraine de ma fille aînée.

BS : Ce n'était pas une époque...

MG : Je sais pas, vous me faites dire des choses... Comme si j'allais mourir (soupir). Tout ressort. Vous savez, je ne sais pas ce que vous avez, vous dégagez quelque chose qui délivre.

BS : Ça me touche beaucoup...

MG : Oui. Bon écoutez, au moins vous savez ce que j'ai dans les tripes.

BS : Vous aviez quel âge durant cette période ?

MG : Alors je me suis mariée entre 23 et 24 ans. Je n'avais pas 24, mais pas loin. Parce que quand même, c'était la guerre entre le moment où je suis venue ici en 1940 et 1941 à Paris. 1940, je crois. Je suis venue à Paris. J'habitais une chambre d'étudiant. J'avais un de mes frères qui habitait la chambre voisine. Mon autre, mes autres frères étaient là, prisonnier et l'autre libéré et médecin en province, toujours à Cholet. Donc je le revoyais lui. Lui aussi a

été... Mais il a pas été pris. Tout son réseau a été pris. Il était médecin et c'est lui qui livrait les armes avec sa voiture. Il avait une voiture. Quand il est arrivé avec les armes, il n'y avait plus rien, plus personne. Tout le monde avait été pris, et lui il n'a pas été vu, il est rentré, il n'a pas été pris.

BS : Et vous, pourquoi vous n'avez pas été prise ?

MG : Parce que je n'ai pas eu le temps de faire des choses. Je leur fournissais des cartes de nourriture, vous savez, qu'on fait dans les mairies. Et mon père qui était aussi dans le coup. Il était architecte de plusieurs mairies. Donc il s'arrangeait pour aller, quand tout le monde était parti, il restait : « écoutez, j'ai encore à voir des choses là haut, à tel endroit. Je fermerais derrière vous », et pof il faisait des cartes.

BS : En plus, supplémentaires, c'est ça ?

MG : Ben oui. Il faisait des cartes supplémentaires. Il y avait des cartes à remplir, que l'on remplissait tous les mois. Il remplissait des cartes et il les envoyait, il nous les envoyait à mon frère et moi. On a pas pu faire grand chose d'autre que ça. On n'a pas eu le temps. On aurait dû loger des gens. Mais au dernier moment, ils nous les ont pas donnés parce qu'on habitait sous les toits et il y avait une concierge, paraît-il qui était douteuse. Donc on y était, mais on n'a pas fait grand chose. Et alors, un jour, je vous dis, je ne vous l'ai pas raconté comment on n'a pas été pris. C'est un miracle. Notre ami, alors c'est le second réseau. Notre ami chez qui on allait pour, justement, pour les cartes, on lui prêtait un appartement au rez-de-chaussée du Quai aux fleurs. Donc vous voyez, c'était au rez-de-chaussée, il y avait une fenêtre et une porte. On passe avec mon frère, mon petit frère devant la fenêtre. Et moi j'étais première et je mets la main sur la sonnette et il me fait ça. (bruits de mains) « Attends, attends, j'ai vu quelque chose qui bouge dans la maison ». On a regardé, c'était les allemands. Elle, elle était partie, elle n'a pas été prise. Elle était partie par les arrières et elle a réussi à s'en sortir. Mais nous comme des imbéciles qui sonnions, on était coincé.

BS : Vous étiez protégés...

MG : Ben oui, on était protégés. Voilà, c'est ce que l'on peut dire quand on est croyant (rire). Quand on est croyant, on dit : j'ai été protégé pour pouvoir faire ce que j'ai fait. Parce que finalement, je ne l'ai pas fait pour moi. Je l'ai fait pour mes idées, pour mes sentiments vis à vis de mes pareils, les femmes.

BS : Quelles étaient vos idées ? Vous venez de me dire que vous l'avez fait pour vos idées.

MG : Et bien, je vous l'ai dit, que le sort des femmes ne pouvait pas durer comme ça. On ne pouvait pas laisser les autres femmes vivre comme avait vécu ma mère, comme on voulait que je vive, comme je ne voulais pas vivre, sans défense aucune, sans aucune autonomie, sans rien faire. Que des enfants... C'est très difficile à expliquer à une fille de votre âge parce que c'est inimaginable.

BS : Bien sûr...

MG : Vous, vous êtes jeune, votre mère est presque de ma génération, elle est un peu plus jeune ?

BS : Oui, elle est plus jeune.

MG : Moi ma fille aînée, elle va avoir 60 ans.

BS : Ma mère appartient plus à la génération de votre fille. Elle va avoir 50 ans.

MG : Donc elle est de la génération de mes filles. Donc, vous ne pouvez pas savoir. Vous vous souvenez d'une grand-mère ?

BS : Oui, oui.

MG : Elle faisait quelque chose ?

BS : En fait, moi j'ai eu... Dans ma famille, il y a beaucoup de femmes et des femmes libérées, parce que déjà mon arrière grand-mère a divorcé deux fois, elle a eu une vie...

MG : Très en avance.

BS : Oui, oui. Dans ma famille, les femmes sont assez...

MG : Ah oui, vous avez de la chance. Moi, je peux vous dire que des cousins à moi qui étaient très ouverts, avaient invité un jour à passer l'été une amie qui venait de divorcer. Donc qui était seule avec sa petite fille. Et bien, mes parents n'ont pas voulu qu'on la reçoive. Elle était chez ma cousine. C'était ça, c'était ça la France que j'ai encore connu tout à fait sur ses fins. Voilà.

BS : Justement, quand vous avez commencé le journalisme, vous étiez la seule femme dans la rédaction ?

MG : À *Esprit*, j'étais la seule femme.

BS : Qu'est-ce que cela fait d'être la seule femme...

MG : On se sent responsable. On se sent un peu plus responsable de sa partie. J'ai laissé beaucoup de choses aux hommes, mais quand il s'agissait de choses sociales, de la société, alors là, j'étais là.

BS : Est-ce que les hommes vous prenaient comme une exception ?

MG : Je crois qu'ils m'aimaient bien. J'étais une gentille femme. Je mangeais dans la main. (rire) Ils m'aimaient bien. Je n'ai eu que des amis là.

BS : Le rapport humain passait finalement au dessus de la différence de sexe ?

MG : Oui, j'avais eu des camarades quand même à la Sorbonne. C'était d'autres camarades. J'ai eu la chance d'avoir des camarades qui étaient des gens très très bien, très réussis. Je ne sais pas comment, j'ai eu des gens... Un de mes amis a été le grand patron du Louvre et de tous les musées français. Un autre a été faire, découvert des sites en Egypte et en Tunisie. Un autre, attendez, est devenu le président des médecins, de l'Ordre des médecins. Un autre a été à l'Institut. Un autre a été le patron d'un des grands hôpitaux de Paris. Je n'avais que des gens

intelligents. Ils étaient un peu plus jeunes que moi car ils n'étaient pas partis. Si vous voulez, quand j'étais à la Sorbonne, ils n'avaient pas 21 ans, ils avaient 20 ans. Et moi, j'avais 22, vous voyez...

BS : Est-ce que le fait de travailler avec une femme les a incité à travailler avec d'autres femmes ? Est-ce que finalement, il y a eu ce déclic ?

MG : Vous savez, à la Sorbonne, on ne travaillait pas ensemble. On allait au cours, on allait prendre un verre, et puis pfff...

BS : Oui, mais après dans le cadre du travail ?

MG : Dans le cadre du travail, après, non. Je vous dis, j'ai plutôt travaillé pour des journaux...

BS : Mais les hommes avec qui vous travailliez, ils voyaient aussi qu'une femme pouvait être professionnelle. Est-ce que cela a pu les inciter ?

MG : Ben, je ne sais pas. J'ai pas beaucoup travaillé avec des femmes sauf mon équipe. J'ai choisi les filles qui m'ont aidé. Ma première assistante et la seconde en même temps, une troisième, parce qu'il y avait beaucoup trop de choses à faire et qui faisait du secrétariat. Une pour la seconde émission, l'émission sexuelle, spéciale pour ça. Une fille jeune qui n'était pas de ma génération ni des autres, pour être ouverte si vous voulez et pas choquée.

BS : Très bien. Bon à la radio, vous m'avez raconté...

MG : Et j'ai travaillé qu'avec des femmes et avec un homme pour chaque émission sexuelle.

BS : On va y venir. À la radio, vous m'avez raconté votre rencontre avec Jean Farran. Est-ce que vous pouvez...

MG : Oui, il faut en parler vraiment. On ne peut pas parler de moi sans parler de Jean Farran. Si Jean Farran ne m'avait pas lancé avec une idée qui était la première au monde, la sienne, je serais devenue je ne sais pas quoi. Probablement, j'aurais écrit. J'aurais écrit aussi des romans, car j'en ai écrit pas mal. J'aurais été une femme auteure probablement et journaliste quand même dans les journaux. *Le Monde*, c'était pas mal quand même.

BS : Qui était Jean Farran ?

MG : C'était un homme très beau, très intelligent. Pas très à l'aise avec lui même, bien qu'ayant été assez bien analysé. Ne donnant pas l'impression d'être si sûr de lui qu'il était en fait. Charmant, aimable avec tout le monde. Très bon patron. Pour vous donnez une idée de la façon dont il dirigeait RTL. Il avait son bureau au premier étage qui donnait sur l'escalier, l'entrée, etc. du premier étage. La porte était toujours grande ouverte. Devant la porte, juste à l'intérieur, il y avait sa secrétaire. Quand vous arriviez devant, lui il était dans le renforcement à droite. Vous ne le voyiez pas. Vous arriviez devant la porte, vous voyiez la secrétaire. Elle vous faisait signe : « il y a quelqu'un, il y a quelqu'un », ou elle faisait signe : « il est là, on peut entrer. Il est tout seul ». C'était ça Jean Farran. Je peux vous dire que, après m'avoir

engagé, m'avoir soutenu contre toutes les attaques, aussi bien l'archevêché de Paris que les ignobles qui me trainaient dans la boue dans tous les journaux de, de gauche ou de, pff... C'est affreux ce qu'on m'a fait. Bon. Il m'a toujours défendu. Il m'a défendu à la télévision. Il venait avec moi, un jour qu'on a voulu me descendre vraiment en flèche, avec une émission qui s'appelait : *L'homme en question*. Et l'homme, c'était moi. J'étais le numéro 1, première émission, *L'homme en question*, c'était moi. Ça a été affreux. Je suis sortie en pleurant tellement j'ai été ignoblement traitée. Il était là. Il attendait à la porte. Il m'a tapé sur l'épaule, et il a dit : « allez Menie, c'est toujours la victime qui est sympathique ». C'est beau hein ?

BS : Oui, c'est beau pour un patron.

MG : Ah oui, ça Jean Farran. Moi, j'aurais voulu écrire quelque chose sur lui. Mais il fallait qu'il m'aide et je l'ai vu jusqu'à sa mort. Mais il a eu cette maladie, Alzheimer. Donc il commençait par ne plus se souvenir de rien. Je le vois encore assis, après déjeuner, ici, sur le fauteuil, là. Et je lui disais : « Jean, quand vous avez décidé des auditeurs vont parler ». Il a décidé ça. « Quand vous avez décidé, racontez-moi ce que vous aviez dans la tête ». Et il me répondait : « Je ne me souviens pas, non je ne me souviens pas ». (silence) Ah, j'en aurais pleuré.

BS : Parce que finalement, c'est lui qui a eu l'idée...

MG : Il avait tout oublié. Il n'y a que moi qui me souviens de lui.

BS : C'est lui qui a inventé...

MG : C'est lui qui a inventé l'interaction. Et celle qu'il l'a inventé lui, en le faisant pour la première fois et longtemps toute seule, pendant 15 ans toute seule. Non pas 15 ans, car il y a quand même eu des, des... J'ai été copié au bout de cinq / six ans. Non pas copié, mais on a fait, on a ouvert les antennes au bout de cinq / six ans après que j'ai commencé. C'est lui, c'est lui qui est à l'origine de tout ça.

BS : Pouvez-vous m'expliquer le contexte sociopolitique de cette époque-là, des débuts ?

MG : Il y avait la gauche et la droite. Je n'aurais pas dû être considérée comme étant à droite puisque je sortais de *Esprit* et du *Monde* qui étaient tous les deux pas des journaux de droite. Pourquoi m'ont-ils fourré à droite en disant que j'étais à droite alors que l'archevêché demandait ma tête. J'ai jamais compris. Jamais compris. Donc toute la gauche m'a agressé. Mais agressé ignoblement. (silence) La droite aussi un peu parce que le premier article qui était fait sur moi, j'ai pas eu le temps de le lire, mais c'était au *Figaro*. En première page, c'était en bas à droite, le carré et cela s'appelait : *La dame de cœur*. Tant qu'ils m'ont pris pour une femme de cœur, ça allait. Quand ils ont vu qu'il y avait deux millions de personnes à l'écoute, alors là ça a été la dégelée. *Le Figaro*, par exemple, avec des grands noms a dit : « c'est ignoble, c'est abominable qu'une femme puisse faire ça, mettre à jour tous les tréfonds

de l'être humain, les ignominies de l'être humain ». Enfin, tout ce que vous voudrez. Vous voyez ce que j'ai, ce que je peux dire.

BS : Qu'est ce qui a fait, que dans la société on ait eu envie de parler de l'intimité ?

MG : Et je peux vous dire que le jour, longtemps après, où Europe qui en avait marre de voir que j'avais toute l'écoute a mis la tireuse de carte là, la mère Soleil, à la même heure que moi. Et j'ai rencontré à ce moment-là le patron de Inter, et il m'a dit : « on a décidé qu'on aurait votre peau ». (silence) Il me l'a dit comme ça. C'était... Je sais plus comment il s'appelait. Je l'ai rencontré chez des gens, vous savez, à une soirée. Il y avait beaucoup de monde et... (silence).

BS : Qu'est-ce qui a fait que l'on ait eu envie de faire parler les auditeurs à la radio, dans un média ?

MG : Il y a eu Jean Farran, c'est tout, rien d'autre. Ça a été comme un éclair qui arrive avec un orage. Rien ne pouvait faire prévoir. On voit le premier éclair et on se dit : tiens, il va y avoir un orage.

BS : Quand il vous a demandé si vous pouviez faire parler les femmes, quelle a été votre réaction, comment avez-vous préparé...

MG : C'était lors d'un déjeuner, à la fin du déjeuner. J'ai dit : « oui je pense qu'elles parleraient, elles m'ont répondu ». J'avais fait une enquête pour mon livre et elles m'ont répondu. « Oui, je pense que c'est possible ». Et puis, il ne m'a pas relancé. Alors c'est moi qui me suis relancée toute seule après. Parce que j'avais trop de lettres extraordinaires où les femmes me disaient ce que l'on ne disait jamais nul part. Parce que l'on ne parlait pas de sexe. On ne parlait pas de problèmes sexuels. On ne parlait pas des mésententes sexuelles dans le couple. C'est ça qui m'est arrivé qui a fait que j'ai pu mettre ça sur l'antenne.

BS : D'accord. Alors expliquez-moi ce qui faisait que les femmes vous écrivaient ? Vous leur proposiez de vous écrire ?

MG : Parce que je publiais des articles qui étaient très osés. Mais très osés.

BS : Mais vous leur demandiez de vous écrire ?

MG : Non, non, pas du tout. J'ai publié un article fracassant sur ce dont on ne parlait pas pour les hommes et les femmes.

BS : Et les gens réagissaient d'eux-mêmes, sans que vous leur demandiez.

MG : Ben oui. À ma grande surprise, je recevais des lettres.

BS : Cela vous a surpris ?

MG : À ma grande surprise parce que j'écrivais. Je ne savais qu'écrire à l'époque. J'écrivais, j'envoyais mes articles. On me les demandait parce qu'on voyait bien qu'il arrivait des paquets de lettres comme ça. Autrement dit, je défonçais une porte ouverte.

BS : Oui, parce qu'après vous utilisiez la matière que le public vous envoyait.

MG : Si les gens m'ont téléphoné, si les femmes m'ont téléphoné et les hommes à cause de leurs femmes, c'est parce que c'était mûr. J'ai cueilli un fruit mûr ; il m'est tombé dans la main. Et je me suis trouvée sous l'arbre à cause de Jean Farran. Si je résume, ça fait ça. Mais j'étais la personne qui avait le panier. Et le panier c'était la psychanalyse.

BS : La psychanalyse....

MG : Ah oui, ça c'était important.

BS : Si je comprends bien, il y a eu une période où vous ne faisiez que lire des lettres. Les premiers temps.

MG : Ah non, j'écrivais des articles et j'écrivais un livre.

BS : Oui, mais à la radio, dans les premiers temps.

MG : À la radio, j'ai commencé par des lettres. J'ai fait ça pendant cinq / six mois. Et comme il y avait les vacances. Je suis partie chez moi en province, dans le Midi où j'avais une maison avec toute ma famille et on m'envoyait un type, une fois par semaine, avec des lettres. Et on enregistrait la lettre et la réponse. Quand je suis rentrée le 1^{er} septembre, alors là j'ai commencé à prendre les appels.

BS : Le 1^{er} septembre de quelle année ?

MG : Ben, parce que les gens téléphonaient.

BS : Excusez-moi, le 1^{er} septembre de quelle année ?

MG : 1967.

BS : Pareil, à RTL, les gens écrivaient d'abord à Menie Grégoire...

MG : D'abord, ils écrivaient à Menie Grégoire à RTL, des montagnes de lettres. Et malheureusement, je n'ai pas gardé les premières. Je ne pouvais pas jusqu'au mois de septembre, de mars à septembre, j'ai rien pu garder. Je n'avais pas de bureau, je n'avais pas de contrat, je n'avais pas d'argent. J'étais là, fascinée sur un truc extraordinaire qui était toutes ces femmes, ces hommes et ces enfants qui m'écoutaient, qui me parlaient, qui me posaient des questions, qui m'envoyaient des montagnes de courriers. (silence) Comment vous dire, ça s'était jamais vu donc je ne peux pas vous en dire plus long. Je découvrais. Si vous demandez à quelqu'un qui a traversé le premier l'Afrique qu'est ce qu'il en dit, il vous dira il y avait des arbres et puis il y avait aussi des animaux. Il y avait des hommes, surtout des femmes, des enfants. Et puis, j'avais un bureau après. Et puis j'avais des assistantes. Et puis, tous les jours, tous les jours, j'étais là à les écouter et à leur parler.

BS : A RTL, les gens vous ont écrit naturellement ou vous leur avez proposé de vous écrire ?

MG : Mais ils ont écrit tout de suite.

BS : Sans que vous leur demandiez ?

MG : Sans que je leur demande puisque j'ai commencé par une lettre. C'est une lettre, donc ça a emmené des lettres. Et puis, parce qu'on m'écoutait tous les jours, on a essayé de téléphoner. Les coups de téléphone ont commencé quand je suis rentrée en septembre.

BS : Au niveau des lettres, les réponses que vous apportiez...

MG : Je répondais oralement. Je lisais la lettre, c'était moi qui la lisais. Je lisais la lettre et je répondais.

BS : Votre réponse, vous preniez quelle place ? Par exemple, la place d'une mère, la place d'une...

MG : Je ne prenais pas la place d'une mère. Je prenais ma place. J'étais Menie Grégoire, c'est à dire quelqu'un qui devait comprendre et qui devait aider à comprendre. C'est rien d'autre.

BS : Cela faisait un peu de vous une experte.

MG : J'étais devenue, comment dire, la confidente, celle avec qui on a envie de parler. Alors on m'écrivait. Je ne leur répondais pas mais je disais des choses pour tout le monde. À propos d'une lettre, je leur parlais. Je sais pas comment vous dire. C'était tellement simple, tellement bête, cela se passait. J'étais toute seule dans une pièce, elles étaient toutes seules chez elles à écouter et tout de suite après elles appelaient au téléphone. C'était comme une conversation à deux. C'est comme si j'avais été dans une pièce avec une femme en face de moi sauf que on ne se voyait pas. Et c'était ça l'essentiel. Le tout est là, là dedans.

BS : Dans les lettres que vous receviez, on vous posait des questions ? On vous parlait de...

MG : On parle de soi dans toutes les lettres. Un jour, il faut que vous alliez, si vous avez vraiment envie de faire un truc là-dessus. Il faut que vous alliez voir les archives.

BS : Je vais y aller...

MG : Les cent mille lettres. Quinze cent bandes. Et tout ce qui a pu avoir trait à cette émission. Il y a tout là. J'ai rien gardé.

BS : Dans les souvenirs qui vous restent aujourd'hui, les lettres qui arrivaient, surtout au début, elles...

MG : Extraordinaires. Elles étaient extraordinaires les lettres du début.

BS : Pourquoi ?

MG : Parce qu'elles disaient les choses que les femmes n'avaient jamais dites. Absolument.

BS : Et que disaient-elles ?

MG : Elles se dévoilaient d'un seul coup alors qu'elles n'avaient jamais eu le droit. Vous irez voir, vous, sur quoi elles se dévoilaient.

BS : D'accord.

MG : Vous demanderez un paquet de lettres des débuts, et vous allez voir. Et vous prendrez ensuite de l'époque de la contraception par exemple. Vous verrez le chemin qu'elles ont fait.

BS : Au niveau des coups de téléphone, ils sont arrivés à partir de septembre comme vous m'avez dit.

MG : Oui, oui. J'ai tout de suite pris les appels. Parce que comme elles appelaient, on n'arrêtait pas, que RTL était submergé par des appels pour Menie Grégoire et que je ne pouvais pas les prendre, c'était pas une émission à ce moment là. Un jour, j'ai demandé à prendre les appels. On a pris les appels. À moins que ce soit Jean Farran qui le premier m'a dit le premier : « prenez donc vos appels ». Je sais pas. Ça c'est fait de bric et de broc. C'est pas moi qui l'ai fait. Jean Farran a fait le départ et c'est pas lui qui a fait la suite, c'est pas moi qui ai fait la suite. Ça s'est fait après.

BS : Du coup, vous avez mis en place un standard.

MG : C'est ça. Alors au début, je n'avais personne. On avait pris deux petites stagiaires pour lire des lettres et m'en envoyer dans le Midi, vous voyez. Quand je suis revenue, alors là j'ai demandé une assistante. On m'a donné une assistante. Puis deux parce que le courrier. J'ai commencé avec deux. Il y en a une, vous ne le direz pas, je ne veux pas qu'on le dise, je ne l'ai pas gardé. Je ne vous dirai pas pourquoi. J'en ai redemandé une autre. Et puis, le gars qui faisait les, les, comment ça s'appelle... Qui s'occupait d'embaucher et de débaucher, ça s'appelle un... Bon enfin. Cet homme-là m'a convoqué, très gentil, intelligent, qui savait très bien ce que je faisais et qui était pour, il m'a dit : « il faut que vous preniez quelqu'un de plus, vous n'avez pas assez avec ces deux là. Vous allez voir, ça va encore grossir. J'ai quelqu'un qui s'est proposé pour venir, par passion, pour venir vous aider. C'est quelqu'un, je vous dis tout de suite, si vous pouvez vous entendre avec elle, ce sera formidable. Vous aurez une assistante de premier ordre. Mais il faut que vous vous entendiez. Je ne sais pas si vous pouvez vous entendre avec une bonne femme comme ça. Alors, vous allez aller la voir, vous allez la recevoir et vous me dites. Je l'embauche tout de suite si vous voulez ». Je l'ai vu et c'était la fameuse Claudia que j'ai tout de suite prise. C'était ma première grande assistante. Après, j'en ai eu d'autres très très bien. Alors je vivais avec trois et puis quand j'ai fait l'émission sexuelle en plus, j'en ai pris une autre spéciale parce que c'était quand même très spécial. C'était une jeune.

BS : Quels étaient leurs rôles à ces assistantes ?

MG : Alors, lire les lettres. Quand vous en aviez 300 d'un coup... Préparer tout pour l'émission.

BS : C'est à dire ?

MG : Recevoir des coups de téléphone. Savoir ce qu'il y avait d'intéressant, ce qu'on pouvait me passer. Parce que moi, les appels téléphoniques, on me les passait. Moi, je ne savais pas ce que c'était. C'était les assistantes qui choisissaient. Qui choisissaient souvent dans les lettres de rappeler quelqu'un parce que le cas était intéressant. Elles fabriquaient si vous voulez. Et

puis, me donner, me choisir les lettres qui étaient les plus intéressantes, les plus nouvelles, les plus fracassantes. Elles me remettaient. Moi, je lisais peu de lettres. Elles me remettaient une trentaine de lettres ou une cinquantaine de lettres pour le week-end. Et je les emportais avec moi en week-end et je les lisais et je faisais ma semaine. Alors bon, je les avais les lettres. Quand vous irez voir tout mon matériel, vous verrez, je mettais sur un petit carnet, un gros carnet même, en sortant, juste en sortant, la lettre avec son numéro, le contenu, le contenu de ma réponse et le brouillon. Parce que j'avais un pense-bête pour ma réponse. Le pense-bête dans la lettre, la lettre numérotée et tout ça avec... Et quand il y a eu des appels, les appels en dessous. Appel sur la lettre pour ceci, pour cela. Et j'ai fait ça pas tous les jours. Au début, tous les jours. À la fin, je ne l'ai pas fait tous les jours.

BS : Vous me disiez que vous aviez un brouillon. Comment vous prépariez justement les...

MG : Vous les trouverez. Comme j'ai tout préparé. Quand ensuite j'ai été pendant huit ans l'éditorialiste de 8 heures sur RTL, quand même, je n'ai jamais eu de papier. C'est ça qui m'a rendu célèbre comme journaliste. C'est que je faisais mon édito sans papier. Alors qu'est-ce que je faisais ? J'en avais un quelque part. Mais je ne le sortais pas. Il était avec les trois ou quatre idées maîtresses que je devais sortir à la queue leu leu. Je ne lisais rien. Quelque fois je l'avais là sur ma table mais je ne le lisais pas.

BS : Pour les lettres des auditeurs, c'était pareil ?

MG : Pareil. Je savais que... Je brodais sur des thèmes mais je ne lisais jamais. J'ai jamais lu.

BS : Est-ce que...

MG : Les conférences, je ne les ai jamais lues. Je n'ai jamais eu de papier. Je vais vous raconter une histoire, elle est drôle. J'ai fait une conférence à l'Alliance Française travaillant pour *Elle* avant. La première que j'ai faite j'étais très très impressionnée. J'avais fait une conférence écrite. Et alors, j'ai dîné avant, il y avait un dîner avant et un vieux monsieur me parle gentiment et me dit : « oh vous savez, on a eu la Duchesse de la Rochefoucauld, quelle catastrophe. Vous me croirez si vous voulez, elle a lu son texte ». (silence) J'ai rien dit, j'ai pris mon papier, je l'ai déchiré. Je suis allée aux toilettes, j'ai tiré la chaîne et je suis arrivée comme ça et je n'ai plus jamais eu peur.

BS : Est-ce que vous pouvez me parler un peu plus de comment vos assistantes sélectionnaient les auditeurs ?

MG : Cela fait tellement de temps que je n'ai pas parlé de moi que je suis fatiguée. Je vais vous faire du thé !

Fin de la première partie

Reprise de l'entretien

BS : Nous avons parlé de vos assistantes mais il semble que vous aviez aussi une assistante sociale ?

MG : Oui.

BS : Alors parlez moi en un petit peu.

MG : C'est toujours le même gars qui m'avait fourni Claudia qui m'a un jour convoqué encore et qui m'a dit : « il faut que vous aillez une assistante sociale. Je vous engage, j'ai ce qui vous faut ». C'était une assistante sociale qui de loin avait le titre d'assistante sociale de RTL et qui est devenue mon assistante sociale, de l'émission.

BS : Pourquoi mettre une professionnelle...

MG : Pour les suites. Quand il vous arrivait des lettres effrayantes avec des situations impossibles, fallait bien que... Quand c'était trop grave et que l'on voyait la lettre, il fallait qu'on bouge. Tous les cas d'enfants... Je me souviens. Je peux vous en raconter des tas mais je me souviens de... Tenez, un qui était drôle. Un garçon qui était dans les camps de correction, vous savez les maisons de correction de l'époque étaient abominables. Il avait tout juste ses 14 ans et il avait enlevé la femme du directeur qui avait pourtant trois enfants et il était parti avec elle, une femme d'âge mûr. Il était arrivé à Paris avec la femme du boulanger, pas la femme du boulanger, ça c'est une autre histoire, avec la femme de son directeur. Il n'avait pas un rond, il n'avait pas où mettre sa tête, c'était effrayant. Quant à la femme, elle était vraiment minable. C'était rien du tout cette femme. Mais peut être qu'elle avait une vie impossible et peut être que le gardien de la maison de correction était une sale brute. Mais ça, je n'ai pas voulu m'intéresser à elle. Je trouvais que laisser trois enfants, c'est pas correct. On fait quelque chose mais on ne fait pas ça. Surtout avec un gamin de 14 ans. (silence) C'est la vie ça. C'est plein de choses comme ça la vie. Donc ils arrivent en se disant chez Menie Grégoire, forcément on va m'aider. Alors j'ai dit : « mais il faut quand même que quelqu'un le sache. Vous avez un juge, il y a un juge qui vous a mis là. » Il me dit : « oui » et il me donne le nom du juge à tel endroit. Alors on s'est arrangé pour le loger, pour le nourrir, lui donner des culottes pour se changer à la femme. Incroyable. Alors je téléphone au juge et je lui dit : « voilà, le petit machin est sorti tout seul, comme vous savez. Il a emmené la femme du directeur. Il est chez moi mais je ne peux pas le livrer. Mais je voudrais que vous le sachiez et que vous me disiez ce que je peux faire parce que je vous ne le rendrai pas et je vous dirai pas où. Il est quelque part. Moi, je sais où. » Le juge était admirable. Il a dit : « oui, je comprends, oui, je vois, etc. » On a beaucoup causé du gamin et il m'a dit : « bon, je veux bien vous laisser vous en occuper à condition qu'il vous promette de me téléphoner tous les huit jours. S'il me téléphone tous les huit jours, je le laisse faire ce qu'il veut. On regarde, on voit comment il s'en tire. » Et alors le gars a téléphoné. Et puis, il a trouvé du travail et elle

aussi. Et puis, ils ont disparu. Mais à mon avis, j'ai pensé qu'il avait dû plaquer la femme du directeur et se trouver quelqu'un de son âge. Nous n'avons plus jamais entendu parler de lui. Jamais. Et le juge ne m'a jamais téléphoné en me disant : « voilà, on l'a rattrapé, il a volé ceci ou ça. » Non, non, absolument rien. Il a dû se débrouiller. C'est un sacré petit bonhomme.

BS : Du coup, quel était le rôle de l'assistante sociale ?

MG : L'assistante sociale, dans ce cas-là, a essayé qu'ils ne dorment pas sous les ponts.

BS : Et en règle générale ?

MG : Et ensuite trouver du travail à cette femme. Elle faisait tout ça. Elle connaissait toutes les associations, toutes les œuvres, tous les endroits où on peut coucher. Même chose pour les filles sorties toutes seules et sans personne. A l'époque, on ne voyait pas les filles coucher dans la rue. Bon, une assistante sociale s'occupait d'elles, les casait quelque part. Les enfants. Je vais vous raconter une histoire mais celle-là je l'ai déjà raconté à pas mal de gens. Mais elle explique bien ce que l'on pouvait faire. Une femme téléphone à ma charmante jeune assistante Janine, une fille raffinée, une fille intelligente et qui lui dit : « voilà, j'ai essayé de tuer mon fils. Je l'ai raté hier mais il va revenir de classe à quatre heures avec son petit frère et j'ai tout ce qu'il faut, je vais le pendre. J'ai raté hier parce que je n'avais pas ce qui fallait. » Alors elle se met à lui dire : « Madame, que vous deviez être malheureuse pour faire ça. » (silence) Vous voyez. Alors l'autre parle de ses malheurs. Et Janine la plaint, lui dit : « on pourrait peut être vous aider. » « Non, non... » Enfin, vous voyez. Le temps passe. Elle trouve le moyen, sous prétexte de pouvoir l'aider d'avoir son adresse et son nom. Alors je sors de l'antenne, elle se précipite et me dit : « voilà, voilà, cette femme, il faut y aller tout de suite, tout de suite. » Alors, je prends l'assistante sociale sous mon bras et on file immédiatement. Il était quatre heures moins le quart. Les enfants arrivaient à quatre heures. Je suis montée et j'ai laissé l'assistante sociale prendre les enfants quand ils arriveraient. Je suis arrivée, j'ai trouvé une folle. Elle m'a montré le truc avec quoi elle voulait pendre son fils. Il y avait effectivement tout ce qu'il fallait. Je lui fais parler, je lui ai dit : « mais enfin, pourquoi ? Pourquoi votre fils vous voulez le pendre ? Vous l'aimez bien... » « Oui, oui, mais son père n'avait pas payé la pension. Je voulais punir son père en tuant son fils. » Vous voyez ?

BS : Humm humm

MG : Je lui dis : « vous êtes très malheureuse, vous avez sûrement... Personne ne vous soigne ? Vous avez quelque chose pour vous remonter ? » Elle me dit : « si, si, je suis soignée par le... » Vous savez, dans tous les quartiers, il y avait un endroit où l'on soigne la maladie mentale. Il y a un centre, je ne sais plus comment ça s'appelait. Et ça, mon assistante connaissait bien. Elle me dit : « Oh si, ils m'ont donné des remèdes, mais moi je ne veux pas les prendre. » Alors je lui dit : « écoutez, maintenant que je suis là, on va faire je sais pas quoi, vous avez du jus de fruit, quelque chose ? On va les prendre ensemble. » Et elle a pris

ses remèdes devant moi. Elle allait beaucoup mieux, je l'ai laissé. Et les enfants ne sont pas rentrés. Alors c'est une longue histoire parce qu'on a sauvé les enfants. On s'en est très bien occupé. Elle allait les voir. Elle avait le droit de les voir mais pas de les prendre chez elle. Donc, elle allait les voir les dimanches. Elle m'envoyait des lettres d'insultes terribles en me disant : « vous m'avez volé mes enfants », etc. Je ne répondais pas. Un jour, je reçois une lettre d'elle : « je suis à l'hôpital. Je vais mourir mais je voulais avant vous remercier parce que sans vous, j'aurais tué mon fils. » (silence) S'il y a un paradis, par hasard et un Saint Pierre qui pèse, j'apporte ça. (rire) J'apporte ça.

BS : Est-ce que vous pensez que dans ce cas-là ou plus généralement s'il l'on dépasse le côté anecdotique, que le média ne dépasse pas ses prérogatives ?

MG : Mais ce n'était que des anecdotes. C'était une montagne anecdotique. Mais la montagne anecdotique, cela veut dire quelque chose parce que dans ces anecdotes, il y a quelque chose de commun. Et ce quelque chose de commun, c'était ce qui a changé, Dieu merci. C'est à dire, la situation, la condition des femmes, leurs moyens de vivre, de survie, leur égalité avec les hommes. C'est tout ça qui en changeant a fait un autre monde.

BS : Est-ce que le média est là pour ça ?

MG : Je ne sais pas. Probablement. Probablement, qu'on le veuille ou non. Ça influe. Il est bien évident que la télévision a fait d'autres enfants et ça on peut lui en vouloir un peu.

BS : Est-ce que dans votre équipe, on a parlé de vos assistantes, de l'assistante sociale, y avait-il d'autres personnes pour faire l'émission ?

MG : Il y avait donc Janine, Claudia qui était tellement puissante qu'elle avait pris la tête du bureau. Ensuite, il y avait Janine qui était une merveilleuse assistante et je ne sais pas si elle est morte ou vivante. Je suis désolée. Il y avait une secrétaire, Christine, qui a fait une très belle carrière après et que je revois encore. Il y avait... Bon, il y avait Claudia, Janine... Qui est-ce qu'il y a eu ? Il y a eu celle de l'émission sexuelle qui était la fille d'un de mes amis qui venait de divorcer, qui rentrait avec une famille qui ne voulait même pas la revoir, avec un enfant sur les bras. Je l'ai prise et elle était sociologue de formation, intelligente comme pas une et elle a fait l'émission, magnifiquement.

BS : Est-ce que ces personnes avaient des consignes sur les auditeurs à sélectionner tant pour les lettres que pour les coups de téléphone ?

MG : Je sélectionnais la lettre.

BS : Dans une présélection déjà...

MG : Oui, dans une présélection, dans ce que l'on m'avait montré de plus intéressant.

BS : Mais qu'est-ce qui faisait que celle-là était et pas une autre ?

MG : Parce que mes assistantes avaient sélectionnées celles qui méritaient de lancer le sujet ou particulièrement émouvant ou un sujet particulièrement passionnant. C'est elles qui

savaient ce qui était dans le vent, ce qui était dans le moment, dans l'heure. On dressait des courbes sur le mur de... La fréquence, si vous voulez, des thèmes. Et on voyait bien qu'il y avait des thèmes qui arrivaient plus souvent que d'autres. Il y avait des pointes. Ou bien, on prenait parce que la lettre était intéressante ou quelque chose de neuf ou bien parce qu'elle tombait dans les choses qui intéressaient à ce moment-là ou bien parce que c'était quelque chose, une belle lettre intelligente, intéressante. Bon, les critères, on ne les a jamais mis noir sur blanc. Mais bon, on prenait les lettres parce que cela valait la peine.

BS : D'accord. Vous m'avez parlé des études que vous faisiez sur les différentes thématiques ?

MG : Oui, il y a eu, j'ai fait faire à mes frais à l'époque mais j'étais très bien payée. J'ai fait faire à mes frais deux enquêtes sociologiques par deux jeunes, dont celle que j'ai prise ensuite sur mon, pour l'émission sexuelle. C'était des sociologues de métier, si vous voulez, qui étaient ou étudiante ou post étudiante. Je leur demandais, la première c'était au bout de deux, trois ans, deux ans et demi disons, pour savoir ce que je faisais. Je lui avais demandé d'essayer de savoir qui m'écrivait : hommes, femmes, etc. Quelles proportions des niveaux sociaux : trois niveaux socioculturels. D'âges. De lieux : grandes ou petites villes, province, campagne. Il y avait quatre ou cinq thèmes, points, sur lesquels il fallait chercher dans un échantillonnage sur les trois années. Les deux précédentes et l'actuelle en faisant un échantillonnage un peu au hasard.

BS : C'est possible de les retrouver ses...

MG : Elles sont là-bas.

BS : Aux archives ?

MG : Oui, elles savent. Elles vous diront. Et alors, j'ai appris que j'étais surtout écoutée par la classe moyenne, essentiellement. Mais aussi par la haute et aussi beaucoup par la basse. C'est à dire, celles qui trayaient les vaches tout en écoutant la radio et celles qui habitaient dans une roulotte. Il y a eu de tout. Mais aussi, le professeur d'Université et le médecin, moins bien sûr. Mais c'était les classes moyennes qui étaient vraiment le bloc. Pourquoi les classes moyennes ? Parce que les classes moyennes ont suffisamment de culture pour pouvoir changer et suffisamment d'argent pour le pouvoir aussi. Vous voyez ?

BS : Hum...

MG : C'est à dire un éventail où l'intelligence et les moyens étaient réunis en même temps. En haut souvent il y avait les moyens et pas l'intelligence, et en bas il y avait l'intelligence toute seule et pas les moyens.

BS : Qu'est-ce qui faisait qu'un auditeur appelait ? Quelle était son intention ?

MG : De quoi ?

BS : De l'auditeur pour appeler.

MG : Ben, c'était parce qu'il avait quelque chose qui le tourmentait terriblement dont il fallait absolument qu'il parle.

BS : Et vous étiez leur dernière issue ?

MG : Et qu'il n'avait personne à qui parler de ça. Ce n'était pas possible. Enfin, il y avait quelqu'un, là, à qui tout le monde parlait et qui écoutait et qui acceptait tout. (silence)

BS : Finalement, est-ce que c'était plus facile pour eux de vous appeler vous, d'appeler une radio plutôt que d'aller voir directement un psychiatre ou un thérapeute ?

MG : Vous voulez rire. On ne va pas voir un psychiatre parce que l'on ne s'entend pas avec son mari.

BS : Et on appelle la radio pour ça ?

MG : Ou qu'on a un enfant handicapé.

BS : Et on appelle la radio pour ça ?

MG : C'est ça. C'était ça le gros du train.

BS : Est-ce que l'on peut dire que le public s'est approprié ce média ?

MG : Parce qu'on était des jeunes à qui on n'avait rien appris et qui fallait bien savoir comment on peut se faire faire un enfant. Si on embrassait un homme on pouvait, je sais que j'ai eu des lettres comme ça, ça vous mettait enceinte. A qui vouliez-vous qu'elles demandent ces filles là. Leurs mères ne voulaient pas en parler, leurs pères encore moins question. Autour d'elles, personne. C'est pas en classe qu'on vous apprenait ça.

BS : Dites-moi pour vous, quel est le rôle de la radio ?

MG : Je ne sais pas maintenant quel est le rôle actuel.

BS : Oui, mais à cette époque-là...

MG : À cette époque-là, parce que Jean Farran a fait parler les gens, ça a été un dialogue. C'est les auditeurs qui ont fait la radio. Ça a été un instrument de connaissance sociologique et un exutoire de toutes les situations impossibles où les gens ne pouvaient pas parler, ils n'avaient personne qui pouvait leur répondre.

BS : Jamais cela n'a posé de problème de parler en public ?

MG : Mais jamais personne n'a parlé en public. Jamais. Je n'aurais pas pris ça.

BS : Parler en public, quand on parle sur les ondes, il y a...

MG : Mais ils étaient tout seul. Non, mais ils n'ont pas parlé en public. Mais ils savaient très bien qu'ils ne parlaient pas en public. Ils me parlaient à moi.

BS : Ils ignoraient le fait que des millions de gens pouvaient les entendre ?

MG : Ils l'oubliaient. Ils n'y pensaient pas. Ça ne comptait pas. Ils étaient là, j'étais là. On débattait quelque chose qui ne regardait pas les autres qui nous regardait toutes les deux : moi pour comprendre, elle pour dire.

BS : Est-ce que cette situation était possible grâce au téléphone ?

MG : Ah bien sûr. Sans le téléphone, ce n'était pas possible. Avant le téléphone, ce n'était pas possible.

BS : C'est le téléphone qui a permis de...

MG : Oui. Le téléphone, tout le monde ne l'avait pas. On allait à la Poste. Et on changeait de Poste parce qu'il y avait la demoiselle des Postes qui vous connaissait. Vous voyez ?

BS : Oui, oui. J'enchaîne pour ne pas perdre trop de temps. Pouvez-vous me donner les grandes thématiques de l'émission ?

MG : Ça a été par périodes.

BS : Alors les périodes.

MG : Au début, cela a été la famille, l'homme, la femme, l'enfant, le couple.

BS : Alors au début... Les cinq premières années ? À peu près...

MG : Oui et ça a commencé à devenir le, comment dire, la vie sexuelle et la contraception ou absence, l'avortement ou le non avortement. Et ça, ça a été la seconde période. Et ça a été la période où vraiment on est entré dans le changement. Ensuite, quand ça a été fini, avalé et ça a mis longtemps, mis longtemps...

BS : Quelles années ?

MG : Il y a eu deux ou trois ans, trois ans à peu près où l'émission devenait moins intéressante. Et on l'a arrêté au bout de trois ans. Surtout que, à la fin est arrivé le chômage, ça a été les Trente Glorieuses étaient finies. Les premiers chômeurs sont arrivés. Ce qui était important, ce n'était plus soi, c'était sa survie. C'était l'argent, c'était le travail.

BS : Finalement, il y a eu...

MG : On était obligé de s'oublier soi-même.

BS : Donc, il y a eu les thèmes liés à la famille, puis ceux plus liés à l'intimité...

MG : Non c'était ensemble, tout ensemble. Vraiment. J'ai été obligée de séparer ça dans mon livre parce que sans ça je ne pouvais rien dire, qu'un ramassis. J'ai essayé de trier mais tout ça c'était ensemble. Disons simplement que dans les débuts, les problèmes sexuels n'étaient que très peu abordés ouvertement, mais ils étaient là. On les sentait. On n'osait pas tout dire. Ensuite bon, ils ont été là et on a tout dit.

BS : À partir de quand exactement ?

MG : Ben quand j'ai fait l'émission sexuelle. Je me souviens avoir été dire à Jean Farran : « Jean, il faut que je fasse une seconde émission parce que il y a tous les problèmes sexuels, il y a que ça dans la plupart des problèmes qu'on m'amène. Mais ils sont cachés, ils n'osent pas en parler. On n'en parle pas. Alors, il faut faire une émission où on en parlera. Ils ont trouvé un titre ridicule qu'était : *La responsabilité sexuelle*, pour tout ce qu'on veut.

BS : Parlez moi du dispositif de cette émission. Quand a-t-elle commencé ?

MG : Ça a commencé, ça a été très difficile. Parce qu'au début, un homme, on découvrait la sexologie. Il y en a eu un des premiers sexologues, que je connaissais parce que je m'étais trouvée dans des endroits pour parler avec lui. J'étais obligée de le prendre avec moi au début. Il était impensable. Il était d'abord soi disant médecin mais pas vraiment médecin puisqu'il faisait des fautes énormes de syntaxe. C'était incroyable. Bon, je l'ai gardé le moins possible et puis un jour, j'ai dit que je n'en voulais plus. J'ai choisi des hommes médecins, un curé de ci de là parce que c'était nécessaire, essentiellement des médecins de médecine générale spécialistes des femmes. Là, ceux-là ils étaient particulièrement bien. Un analyste qui était merveilleux. Et puis, un curé, je vous dis, qui est venu plusieurs fois. Il est venu peut être une vingtaine de fois qui était très bien, très intelligent, très ouvert. Autant que pouvait faire un homme d'Église. Parce que c'était pas ouvert sur la pilule.

BS : Pourquoi des hommes ?

MG : Est-ce que vous croyez que vous auriez été capable de répondre à un homme sur son vécu sexuel ? Je vous pose la question franchement. Il vous aurait dit ses problèmes sexuels, qu'est-ce que vous lui auriez dit ? Qu'auriez-vous compris ?

BS : Je parle ici des hommes en tant que professionnels. Par exemple, un sexologue, qu'il soit homme ou femme, il est censé connaître les deux sexes.

MG : Alors l'autre sexologue, il n'y connaissait rien aux femmes. Si une femme lui parlait de son plaisir, il ne savait pas ce que c'était. Hein ?

BS : Oui, oui.

MG : Bon. Aucun homme n'a pu savoir ce qu'est le plaisir féminin. Aucune femme n'a pu savoir et ne saura jamais ce qu'est le plaisir pour homme. Ça n'est pas la même chose. C'est simplement ça qu'on sait. Un jour, quand on a beaucoup travaillé, réfléchi, écouté, entendu. Et bien non, ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas la même place dans la personnalité. Je ne peux pas dire que ça n'a pas la même importance, parce que je crois que si. Mais disons que par tradition, ça a eu plus d'importance pour l'homme que pour la femme. Et maintenant, c'est fini. C'est pour ça qu'une émission avec les gens d'aujourd'hui, je peux vous dire ça nous en apprendrait beaucoup.

BS : J'y réfléchirai.

MG : Je vous le dis parce que vous êtes jeunes, vous êtes intéressée. Vous êtes visiblement très intelligente. Et à mon avis, je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas quelqu'un qui ait repris ça. Je ne comprends pas.

BS : Alors, il y avait les hommes pour comprendre les hommes...

MG : Alors les hommes, j'avais 10 % d'hommes dans les lettres. C'est à dire 10 000 lettres d'hommes, 90 000 lettres de femmes gardées.

BS : Qu'est-ce qui faisait que ces hommes-là écrivaient ?

MG : Pour leurs femmes, toujours. Le prototype, il y en a dans le livre : elle m'a quitté, je ne comprends absolument pas pourquoi. Ils ne comprenaient rien à leurs femmes. Ils s'y intéressaient que pour euh, ce que je pense. Mais pour le reste, rien, rien. Maintenant, c'est fini. On a gagné ça.

BS : Cela n'a pas été trop dur de parler de sujets aussi intimes dans les médias ?

MG : C'est les mots qui nous ont posé le seul problème. Ce n'était pas difficile. Ce qui était difficile, c'était les choses qui étaient mal dites avec des mots grossiers parce que les gens n'avaient pas d'autres mots. Donc il a fallu leur apprendre. Et dès le début quand une émission évoquait ça, je le notais très fébrilement pendant qu'il disait et après je prenais l'homme ou la femme et je disais : voilà, vous m'avez dit ça, est-ce que vous pouvez le redire avec ce mot là ? Parce que c'est un mot que je ne veux pas mettre sur l'antenne mais ça veut dire la même chose. Alors, on enregistrait et on mettait à la place de l'autre. On l'a beaucoup fait parce qu'au début... (soupir) Les gens n'avaient pas de mot du tout parce qu'on en parlait pas. On n'avait pas le droit d'en parler.

BS : Pourquoi leurs mots, même s'ils étaient vulgaires, ne pouvaient-ils pas passer à l'antenne.

MG : Parce que j'aurais choqué. J'aurais été choquée moi-même. Les mots grossiers pour parler de l'amour... Excusez-moi mais... (soupir)

BS : C'était donc important de créer un certain cadre, pour vous ?

MG : Ah non pas pour nous. Mais pour mettre sur l'antenne.

BS : Pour mettre sur l'antenne.

MG : Alors là ! Il y avait des gens, la moitié de la France contre moi. Je peux vous dire qu'on m'aurait brûlée sur la place publique.

BS : J'ai appris deux choses sur cette émission. La première que vous avez reçu un soutien de la part du ministre de l'Education.

MG : Le ministre de l'Education ne s'est pas occupé de moi. C'est moi qui ai été le chercher.

BS : Très bien. Alors pourquoi êtes-vous allée le chercher ?

MG : Je suis allée le chercher pour qu'il y ait des protecteurs à cette émission qui allait choquer tellement. Alors je voulais trois protecteurs. Le ministre de l'Education allait faire l'éducation sexuelle à l'école. Donc il pouvait venir. Il est venu. Il a bien voulu. Il a expliqué pourquoi on faisait l'éducation sexuelle à l'école et qu'on pouvait la faire aussi à la radio, point. Ensuite, j'ai eu le Professeur Debré qui était le plus grand médecin de l'époque, l'un des plus grands noms que je connaissais bien pour d'autres raisons et qui a été merveilleux, et qui est venu expliquer pourquoi l'inconscience et la non-connaissance de soi-même étaient dangereuses. Et que médicalement, il fallait soigner ça. C'était superbe. Et enfin le troisième, c'était l'Eglise que j'affrontais. J'ai pris un évêque vraiment ouvert en lui demandant de

couvrir en disant l'Eglise avait des interdits, des péchés, des fautes mais qu'ils étaient là pour aider les êtres à vivre et que souvent l'ignorance était la source de fautes et d'erreurs.

BS : Ils sont venus expliquer après à l'antenne.

MG : Oui, il y a les trois émissions. Le ministre en premier, le grand médecin ensuite, et le prêtre pour finir.

BS : Combien de temps elle a duré cette émission ?

MG : (silence) Six ans, je crois. Attendez. (silence) Cinq ou six, je ne sais plus.

BS : D'accord. Et si elle a duré si longtemps, c'est qu'elle devait être populaire, assez écoutée.

MG : L'autre a duré de mars 1967 au 31 juillet 1981.

BS : Vous aviez des retours sur l'audience ?

MG : Vous trouverez des montagnes de lettres...

BS : Vous y aviez accès aux audiences pour savoir si l'émission marchait bien, ou pas ?

MG : On le savait. Vous savez sûrement vous. Vous devez le savoir. Tous les trois mois, il y a une enquête nationale sur les écoutes des diverses radios. Tous les trois mois, on recevait quart d'heure par quart d'heure l'écoute.

BS : Donc, vous étiez...

MG : Alors il y avait la courbe. Elle faisait comme ça, comme ça. Il y avait : « l'échelle Menie Grégoire ». Et puis après, ça recommençait.

BS : Cela s'appelait « l'échelle Menie Grégoire » ?

MG : Oui, l'échelle Menie Grégoire, voilà.

BS : Est-ce qu'en fonction des audiences qui montaient ou qui descendaient, cela interférait sur le contenu de l'émission ? Par exemple, des thématiques qui marchaient moins bien au niveau de l'audience, vous ne les renouveliez pas ?

MG : Non absolument pas. L'émission n'a pas bronché jusqu'au moment où elle a commencé à descendre. Elle était égale. À partir du moment où elle était implantée, elle est restée égale.

BS : Euh...

MG : Je vais vous raconter une histoire qui va vous expliquer ce qui s'est passé, mystérieusement d'ailleurs, entre cette Menie Grégoire de l'antenne et les gens ordinaires. J'ai été obligée de faire, parce qu'on me l'avait demandé, des émissions en public sur des sujets assez faciles, qu'on pouvait mettre en public, avec la salle qui parlait. La salle c'était quelque fois dehors sur une place publique. J'ai fait une émission à Lyon, dans une très grande salle. Je ne sais plus quel était le thème. Au moment où cela se terminait, la porte du fond s'est ouverte. Est arrivée une femme qui portait une gerbe de fleurs, comme ça, comme j'en ai rarement vu. Elle s'est approchée, elle est venue à moi, là où j'étais. Elle me l'a mis dans les mains et elle m'a dit : « voilà. Ce n'est pas moi qui vous l'offre, c'est une morte. Je

suis à l'hôpital untel, je m'occupe des fins cancéreuses. J'avais une femme avec qui j'avais lié d'amitié et qui m'avait dit, qui vous écoutait tous les jours à l'hôpital et qui m'avait dit : voilà je te demande une seule chose : « quand je mourrai, que tu vas voir que je vais m'en aller, tu me mets la voix de Menie Grégoire ». Alors je lui ai mis Madame. Elle est morte et de sa part, je vous apporte ça ». Pff, oulala. J'en ai encore des frissons quand j'y pense. (silence) C'est des choses qui parlent vous comprenez. Qu'est-ce qu'il se passait ? Quelque chose comme ça.

BS : Comment vous expliquez cette amitié que vous avez réussi à créer ?

MG : Parce que j'étais la seule qui les écoutais. Parce que j'étais leur mère, mais une bonne mère. Parce que j'étais leur sœur, mais une bonne sœur. (rire) J'étais pas une bonne sœur, mais une sœur, bonne. J'étais une amie mais très intime, très ouverte. Voilà.

BS : Au niveau de ce que j'ai appelé les « émissions spéciales », vous pouvez me parler des psychodrames ?

MG : Alors j'avais trouvé fabuleux, je continue de m'intéresser aux questions psychologiques. Non seulement psychanalytiques, mais tous les à-côtés de la psychanalyse. Vous savez, on a fait intervenir le corps, etc. Et j'ai été voir ce qu'on faisait. Des amis à moi m'ont emmenée à un psychodrame. Donc j'en ai fait un ou deux, trois peut-être et j'ai trouvé que c'était formidable. C'est une façon extraordinaire de faire sortir de soi, sans le vouloir et sans le savoir quelque chose que l'on va comprendre après. Donc je me suis dit, on va essayer de le faire à l'antenne. C'était fou. Parce qu'un psychodrame, vous savez comment cela se passe ? (silence) Bon, vous en avez fait ?

BS : Non, jamais.

MG : Alors il y a ceux qui jouent, sur leur demande et qui jouent un thème qu'ils ont choisi, sur lequel tout le monde a voté. « Je préfère celui-ci, je préfère celui-là. Alors c'était celui qui l'emportait. Celui qui avait proposé le thème, jouait le personnage principal et les autres jouaient ceux qui pouvaient l'entourer. Toute personne qui voulait venir, s'installait au milieu d'eux et pouvait venir en cours de route. Par exemple dire : « ah mais moi je suis sa tante, je veux lui dire... » C'est ça le psychodrame. Alors il faut que l'on interrompe quand ça commence à devenir tragique et que les tensions montent trop et que l'on va s'engueuler ou qu'on va dire des choses que l'on ne voulait pas dire. Alors, j'en ai fait. On se réunissait dans une salle où il y avait un mur en verre sans tain avec des gens qui voyaient derrière. Ils pouvaient, en cas de drame, faire quelque chose. Moi, j'étais là et je leur avais mis des masques en cartons blanc et noir - noir les hommes, blanc les femmes - pour être sûre que les mimiques et les réactions ne se sentiraient pas trop par la personne d'en face. Sinon, ils ne pouvaient plus se libérer, si vous voulez. Alors dans mon livre, je vous donne un certain nombre de thèmes. On en a fait pendant trois mois. C'était une folie, une folie. Il fallait les ramasser sur vingt cinq minutes. Ça durait beaucoup plus que vingt cinq minutes, forcément.

Les débuts, pour que l'on s'installe. « Moi je suis le père. Non moi je ne veux pas être le père, je suis le grand-père. Moi aussi je suis amoureux de celle-là... » Et alors, quand on avait mis les choses en place, en avant.

BS : Vous pouvez me donner quelques thèmes ?

MG : Quelques thèmes ? Ils sont dans le livre, pleins.

BS : Allez y, si vous pouvez m'en donner quelques uns... Ce qui vous vient en tête.

MG : Je ne sais pas moi. Qu'est-ce qui m'a le plus marqué ? Je... (Sonnerie de téléphone)

Interruption

BS : Je finis juste sur les psychodrames, sur le fait que cela apportait quelque chose aux auditeurs qui y participaient...

MG : Oui et je leur donnais, à tous ceux qui avaient joué, le moyen de m'appeler, même la nuit suivante en leur disant : « Ça va peut-être vous avoir secoué, bouleversé. Si cela ne va pas, appelez-moi, même à quatre heures du matin. Voilà mon numéro. Je suis là et je réponds tout de suite ». Aucun ne m'a téléphoné. Un je crois ou une. Si, un, une. Alors, on a causé. On en a tiré le bénéfice.

BS : Et qu'est-ce que cela apportait aux autres auditeurs qui écoutaient ?

MG : Ils ont adoré. Vraiment, ils ont pleuré l'arrêt. On ne pouvait plus... Vous vous rendez compte, le travail que c'était d'avoir des bobines de deux heures dont il fallait tirer... Peut-être pas deux heures mais cela faisait beaucoup plus d'une heure parce qu'il y avait le jeu et ensuite il y avait le commentaire de tout. C'est ça qui était le plus intéressant. L'avis de ceux qui avaient écouté. Il fallait passer ça en vingt cinq minutes. Pas vingt six.

BS : En quoi cela a plu aux auditeurs ?

MG : Parce que c'était fascinant. C'était intéressant comme tout. C'est comme au théâtre.

BS : Ils apprenaient...

MG : Ils s'apprenaient eux-mêmes. Dans la situation qui était peut-être la leur. Si c'était la leur, alors ils réagissaient. Ils réagissaient eux-mêmes en même temps. Ils ont adoré.

BS : Ils vous l'ont dit.

MG : Ah oui, ils l'ont dit, ils l'ont écrit. On a fait ça, quoi... Je sais pas combien il y en a. Ils vous le diront là-bas à Tours. C'était ruineux pour RTL. (rire)

BS : Oui, justement, les psychodrames c'est quand même une méthode médicale...

MG : Non psychanalytique.

BS : Psychanalytique. Avait-elle sa place à la radio ?

MG : Moi j'étais parée avec une analyse un an avec Laforgue. Puis il est mort. Cinq ans avec une femme. Avant, j'avais eu trois mois avec un des plus grands mais au bout de trois mois, je

ne pouvais plus payer. Je lui ai dit : « Monsieur, je ne peux pas continuer. Je suis désolée mais merci beaucoup. Je m'arrête. Vous m'avez bien aidé. Et je crois que je m'en tirerai. Sauf si je suis malade ». Alors, il était à la porte, il tenait la porte. J'étais là et je lui dit : « sauf si je suis malade. » Et il me dit : « mais Madame, vous n'avez qu'à pas tomber malade. » Et crac la porte. Ça a été le moment, la plus belle chose, le plus bel acte d'analyse que j'ai jamais entendu. Ça voulait dire : si vous êtes malades, c'est peut-être que vous acceptiez d'être malade, que vous vouliez être malade, etc. Que vous vous laissiez être malade.

BS : Est-ce que la psychanalyse avait sa place sur les ondes ? La psychanalyse ne devait-elle pas rester dans un espace...

MG : La psychanalyse forme des êtres. Ils ne sont plus comme avant, ils ne sont plus semblables dans leur écoute et leur attente de la vie. (silence) Et en principe, ça les aide eux à se démerder de leurs pépins.

BS : Vous avez fait une émission en public sur l'homosexualité qui...

MG : Alors, j'avais pris souvent des homosexuels parce que cela commençait à sortir. Enfin, on commençait à en parler.

BS : Homosexuels hommes et femmes ?

MG : Hommes. Les femmes n'ont pas téléphoné ou à peu près pas. Parce que ça ne se voyait pas. Ça changeait rien à ce qu'on connaissait d'elles. Et on en parlait pas, elles étaient mariées. Bon. Et pourquoi... Un jour, j'ai dit à mon patron qu'il faudrait que je fasse des émissions exprès. Est-ce qu'il voulait bien. Et il m'a dit : « vous allez commencer à en faire une en public. Je fais vous en faire faire une en plein Paris. » Alors on l'a annoncé partout, c'était effrayant.

BS : C'était un coup de pub ça pour RTL ?

MG : Si, si, formidable. Mais c'était aussi un coup de pub pour le sujet qui était très important dans mon courrier et dans les appels et dans les lettres. Moi, je n'ai pas refusé. Il n'y avait aucune raison puisque cela mettait au grand jour quelque chose qui m'arrivait de tous les côtés. Alors au moins que l'on y voie clair. C'était mon principe à moi, voyons clair. Alors ce que j'ai pas su puisque je ne m'en occupais pas, c'était qu'ils ont fait une publicité formidable, qu'il est venu pour cette émission des gens de Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre. Non seulement la salle Gavot était pleine, Pleyel, que la rue en était pleine et que les voitures ne pouvaient plus passer. Alors moi j'étais à l'intérieur, je ne savais rien. Je voyais les gens.

BS : Vous étiez toute seule pour cette émission ?

MG : Non, non. Attendez, je ne suis pas folle. Alors, j'avais un médecin, costaud, un évêque, un homme qui s'occupait de je sais pas quoi. On était quatre. Alors, on a commencé l'émission comme d'ordinaire en disant : « voilà, vous qui êtes là, si ça vous intéresse, est-ce

que vous voulez que l'on dise en public ce que vous avez à dire ? » Alors ils ont commencé à parler.

BS : C'est vous qui avez recruté ces personnes-là ou ils se sont proposés à vous ?

MG : Je vous ai dit qu'ils étaient trois mille.

BS : Les gens qui étaient sur scène avec vous.

MG : Je ne les connaissais pas. Je ne les voyais même pas...

BS : Vous n'étiez pas la seule à parler au public, vous étiez plusieurs.

MG : Il y avait à ma droite et à ma gauche les hommes.

BS : Vous les aviez choisis comment ces gens là ?

MG : Je voulais un curé, je voulais un médecin je voulais un autre psychologue, je voulais je sais pas quoi, un homme homme.

BS : Pourquoi ?

MG : Pour m'aider à comprendre et pour leur parler aussi, pour leur demander des choses que je ne pouvais pas demander moi. Je pouvais pas leur dire, par exemple, à la place de l'évêque : « c'est un péché. » Vous voyez ?

BS : Mmm

MG : Je ne pouvais pas leur dire à la place d'un médecin : « écoutez, il n'y a absolument rien de physique dans cette disposition. » C'est ce que tous les livres ont prouvé maintenant. Je ne sais plus qui il y avait encore. Vous le trouverez, si vous cherchez.

BS : Ces gens-là, vous les connaissiez avant l'émission ?

MG : Qui ça ?

BS : Les hommes.

MG : Le panel ?

BS : Oui.

MG : Non. J'ai cherché. J'ai trouvé... Ou on m'a aidé à RTL. Je sais pas. Vous savez, je trouvais toujours toute seule. J'avais mes assistantes. On en parlait. On réfléchissait.

BS : Et donc le public.

MG : Alors, on a ouvert et j'ai expliqué qu'ils étaient là, tous. 90 % d'hommes, 10 % de femmes. Et qu'on allait en parler puisqu'ils m'en parlaient sur l'antenne et qu'ils m'écrivaient des lettres et je lisais une lettre. A ce moment là, tout le monde s'est mis à parler. C'est devenu passionnant. Ils avaient tous quelque chose à dire. On disait ce que l'on pouvait, on posait des questions, etc.

BS : Il y avait un micro qui tournait dans la salle ?

MG : Non, ils se levaient et ils parlaient.

BS : Ce n'était pas en direct à la radio ?

MG : C'était en direct !

BS : Alors comment les auditeurs entendaient ce qui se disait dans la salle ?

MG : Alors, il devait y avoir des... Mais maintenant je ne m'en souviens pas. Excusez-moi. Oui, sans ça les auditeurs n'auraient pas entendu. Ou alors, on avait insonorisé la salle. Je ne sais pas. Je ne peux pas vous dire. Technique là...

BS : C'est pas grave, c'est un détail.

MG : Alors, tout s'est très bien passé. On a posé tous les problèmes que cela posait dans la société, dans le couple, etc. pour la famille, pour les enfants. Et si c'était vraiment irrésistible et que l'on ne pouvait pas faire autrement, etc. C'était très intéressant. Et si c'était l'amour et que c'était... Bon. C'était très bien, c'était une émission excellente. A la fin, c'était l'heure. J'ai dit : « voilà on a fini. Si vous permettez, on va faire une conclusion. Chacun de nous, ici présent sur la tribune, va donner son mot de la fin. Alors le médecin commence son mot de la fin. Bien. Celui l'autre je sais plus quoi donne son mot de la fin. Je me tourne vers l'évêque que j'avais à ma droite. Et je lui dit : « À vous Monseigneur » et il dit (rire) à voix intelligible : « l'Église a toujours eu pitié des homosexuels. » Ahh !!! Quand on a entendu ça, d'abord j'ai cru que j'allais tomber raide parce que j'ai vu toute la salle se lever. Un hurlement. Ils sont tous montés sur la scène et ils ont tout cassé.

BS : Ah oui...

MG : Et moi, on m'a tiré. Mon réalisateur, laissant toutes ces appareils, m'a accroché par derrière et m'a fait filer par derrière. Les autres en ont fait autant. Ce qui fait que l'on ne nous a pas fait de mal. Mais tout a été cassé : la tribune, les appareils, les fils, le micro, tout.

BS : Alors que tout le reste de l'émission s'était bien passé.

MG : Très bien. Et que à l'antenne, quand ça passait, on a rien entendu. On n'a pas entendu la suite puisqu'ils avaient cassé le micro.

BS : Et vous en avez parlé après à vos auditeurs de ce qu'il s'est passé à la fin ?

MG : Je m'en souviens pas. Non. Je ne crois pas. Je ne crois vraiment pas. Pourquoi j'en aurais parlé à mes auditeurs ? C'est pas moi qui parlais aux auditeurs, attention, c'est les auditeurs qui me parlaient. Est-ce que mes auditeurs en ont parlé, m'en ont parlé ? J'ai dû répondre s'ils m'en ont parlé si on en a passé sur l'antenne.

BS : Parlons un peu des gens qui n'ont pas été très sympas avec vous.

MG : Pfff

BS : Vos opposants. On ne va pas en parler trop parce que...

MG : J'ai pas envie.

BS : Juste vous pouvez me dire...

MG : Je peux simplement vous dire que cela m'a fait très mal.

BS : Vous n'êtes pas arrivée à vous protéger ?

MG : Non. Je suis retournée en analyse.

BS : Qu'est-ce qui a fait que cela vous a bouleversé autant ?

MG : Si on disait de vous des choses monstrueuses, horribles, tout le monde et qu'on en ricane et qu'on vous singe partout et qu'on vous fasse des caricatures. Vous croyez que ça ne vous ferez rien ?

BS : Alors comment...

MG : Vous êtes énorme là...

BS : Comment vous avez eu le courage de continuer malgré tout ?

MG : Je l'ai eu mais j'ai failli le perdre et je l'ai perdu un jour. C'est le jour où j'ai appris qu'on mettait une liseuse de bonne aventure à la même heure que moi sur les ondes d'en face, les concurrents. Quand j'ai entendu ça, j'ai dit : « non je ne peux pas. Je ne peux pas continuer. Je ne peux pas continuer si à la même heure, elle fait ce que je fais en, je sais pas ce qu'elle faisait, en tirant les cartes. Vous vous souvenez Soleil, la mère Soleil.

BS : Oui, parlez m'en un petit peu.

MG : Je suis partie un jour. Quand j'ai appris ça, je suis partie. C'était juste avant l'émission, je déjeunais, je venais d'apprendre le matin, je déjeunais avec un de mes amis psychanalystes, celui qui remplaçait Laforgue, l'élève chéri de Laforgue. C'était un très très grand ami qui venait de Suisse et qui chaque fois qu'il venait, déjeunait avec moi. Je suis arrivée en larmes au restaurant et je lui ai dit. Et je lui ai dit : " je ne peux plus, je ne peux plus. Plus jamais. Je veux faire un grand bruit. C'est fini. Je ne veux pas qu'on puisse me confondre avec..." Voilà. Alors, il m'a calmé. Il m'a analysé (rire), fait m'analyser et m'a fait promettre que je continuerai. Et j'ai continué. J'ai souffert. Ça ça m'a vraiment fait mal. Et alors, tous les jours, les gens en profitaient. On mettait les deux photos côte à côte. On parlait des deux ensembles. Abominable, abominable...

BS : Finalement qu'est-ce qui vous dérangeait chez Madame Soleil, dans son émission ?

MG : Ben, je vous le demande à vous, tiens !

BS : C'est moi qui vous pose les questions.

MG : Qu'est-ce qui pouvait me déranger ?

BS : Moi, en fait, si je me permet de vous poser cette question. Je peux vous expliquer pourquoi je vous demande ça. C'est parce que ce n'est pas que je vous mets à côté, mais on va dire que pour moi, vous avez donné la parole aux auditeurs. Madame Soleil l'a donné aussi.

MG : Oui, oui.

BS : Finalement, c'était la première fois que les auditeurs pouvaient s'exprimer sur une antenne. Ils étaient sur RTL. Et après, certes avec un dispositif différent, mais ils ont aussi réussi...

MG : Il y avait ça de commun. C'est à dire qu'elle copiait ce que j'ai fait. Elle parlait aux gens qui lui parlaient.

BS : Est-ce que ce n'était pas une victoire de vous, et dire : « moi, j'ai rendu la parole des auditeurs publique et ils vont pouvoir s'exprimer sur d'autres radios ».

MG : Ça n'a rien à voir. Qu'est-ce qu'elle faisait ? Elle disait aux gens : « je sais l'avenir. On va vous prédire l'avenir » (silence)

BS : C'était...

MG : Et moi, je leur disais quoi : « l'avenir, c'est vous ! Il est en vous. Cherchez. »

BS : Le problème donc...

MG : Vous voyez chaque fois qu'on m'en parle maintenant, ça me... Je suis envahie d'indignation, d'humiliation. Épouvantable. Moi qui étais vraiment une bonne analyste, vraiment, je crois. Parce que je n'ai jamais eu aucun pépin, je n'ai jamais fait de bêtises. J'ai analysé des gens d'ailleurs depuis. Bon. Et ça a toujours réussi. Alors que moi, j'étais devenu une tireuse de cartes. Hein ? Que je regardais dans les mains et dans le marc de café. Que c'était ça moi ? Et que c'était ça que je faisais ? (silence) Pfff. (silence) Vous pouvez dire tout ce que vous voulez, moi j'en suis malade à chaque fois. Encore maintenant.

BS : Alors du coup...

MG : J'aurais préféré que l'on me tue. Je préférerais me tuer moi-même, c'est à dire arrêter. Je leur ai dit : « c'est fini, je m'en vais. » C'était ce que je voulais faire avant de retrouver ma famille d'analyse.

BS : Comme on a pu le dire tout à l'heure sans micro, il y avait Madame Soleil, mais il y avait aussi Françoise Dolto par exemple.

MG : Françoise Dolto, je sais pas si je vais vous raconter. (silence) J'aimais beaucoup Françoise. Nous nous voyons. Elle l'a fait sans me prévenir, pour les enfants, une fois par semaine. Je me suis dit en moi-même : « c'est bien ce qu'elle fait là ! » Et j'ai lu dans les journaux des interviews d'elle où elle disait : « vous comprenez, il est quand même temps que quelqu'un qui connaît quelque chose à la psychologie puisse répondre. » C'est ce qu'on lui a fait dire dans les journaux. Ça m'a fait tellement mal de la part d'une sœur, si vous voulez. On était sœur en analyse, vraiment. On avait le même père. Ça m'a fait tellement de mal que j'ai pas bronché. Elle m'a écrit en me disant : « mais pourquoi est-ce que vous ne téléphonez plus, que je ne peux plus vous avoir ? Qu'est-ce qui se passe ? » Pas répondu. Elle m'a réécrit trois mois après en me disant : « écoutez, je ne comprends pas. Dîtes-moi ce qui, pourquoi vous ne voulez plus me voir ni m'entendre ? » Et j'ai pas répondu. Et quand elle morte, j'ai eu du chagrin. (silence) J'étais en analyse à ce moment là. Je me souviens d'avoir analysé ça avec mon analyste. Et je sentais très bien que j'étais au fond dans mon droit de lui en vouloir. Sauf si ce sont les journalistes qui ont trouvé le moyen, encore une fois, de me faire du mal. Alors qu'elle n'avait probablement pas dit grand chose ou pas tout à fait ça ou même pas ça du tout. (silence) Ça m'a vraiment... Ça m'a tourmenté et ça me tourmente encore. Quelque fois

quand je ne m'endors pas, je pense à elle, parce que je l'aimais bien et que je l'admirais beaucoup. Et puis, surtout je l'aimais bien. Il y avait une telle fraternité, on se disait tout. Et j'ai perdu une amie, comme ça. Parce qu'elle avait... C'était pas parce qu'elle avait fait la même chose que moi. Je trouvais ça très bien. C'est normal. Mais qu'elle avait dit que enfin quelqu'un qui connaissait quelque chose à la psychologie, à la psychanalyse pouvait arranger les choses, qui pour le moment étaient scandaleuses. Vous voyez ?

BS : Oui, oui. Est-ce que par la suite, il y a eu des émissions interactives qui reprenaient le même dispositif que vous et que vous avez apprécié ?

MG : Non. Non, vous voulez parler de ce gars qui parlait aux jeunes.

BS : Ah non, je ne veux parler de personne en particulier.

MG : Moi, j'ai su qu'un gars... Il y avait un médecin et un jeune qui parlaient aux jeunes de sexe avec une grossièreté rare.

BS : Doc et Difoool sur Fun radio.

MG : Il s'est trouvé que j'étais à la télévision pour un truc. On a trouvé moyen de me mettre en face de lui. Je lui ai dit bonjour, poliment, gentiment. Il attendait ou que je lui crache dessus ou que je l'engueule ou qu'on se dispute. Le type, il était plutôt... Comment on dit ?

BS : Introverti

MG : Non, non. Il était plutôt rentré dans le mur en me voyant arriver. Il n'était pas fier. Et moi, je faisais très bien celle qui est tout à fait à l'aise, qui lui dit bonjour gentiment : « vous faites votre boulot, ça m'intéresse pas. Allez donc, tout va bien ». (silence) Je sais même plus son nom...

BS : Le nom du Doc ? Christian Spitz.

MG : C'est le docteur, le docteur.

BS : Oui, je crois que c'est ça.

MG : Ce n'était pas son nom d'antenne.

BS : Non, son nom d'antenne c'était le Doc.

MG : Voilà, le Doc.

BS : L'animateur avec lui, c'était Difoool.

MG : Oui, écoutez, je l'ai rencontré à la télévision, dans une émission où le gars nous avait réuni pour que ça fasse un exploit, une explosion. Et moi, je n'ai pas voulu d'explosion. Je suis arrivée... Alors vous savez le gars très malin de la télévision il disait : « alors Menie Grégoire vous voilà. Alors je vais vous faire rencontrer quelqu'un que je crois que vous ne connaissez pas ». Je dis : « ben, c'est le Doc, bonjour comment ça va ? » (silence) J'ai eu, Dieu merci, l'esprit de répartie. Pas à la télévision, le jour où j'ai été faire « L'homme en question ». Ça, j'ai pas pu me défendre. Ils ne m'ont pas laissé faire d'ailleurs. Ils m'ont coupé la parole tout le temps.

BS : Pourquoi avez-vous accepté leur invitation ?

MG : Ben, il allait bien. Jean Farran ne m'aurait pas pardonné de ne pas faire ça.

BS : Quelles sont...

MG : Et c'était intéressant peut-être intéressant. Peut-être que cela aurait été intéressant de parler avec des... Il y avait des analystes. Il y avait exclusivement que des psychanalystes. Mais ils n'étaient pas de la même famille analytique que moi. Donc, ce n'était pas des amis. L'émission était très mauvaise parce qu'ils parlaient, ils parlaient, ils parlaient, ils ne me laissaient jamais parler. Ils m'interrompaient. Je crois qu'on l'a cette émission quelque part...

BS : Et même spatialement, comment le plateau était disposé...

MG : Alors j'avais deux défenseurs. Et je n'ai pas pris du tout ceux qu'il me fallait. J'ai pris un très grand médecin spécialiste du cerveau, qui était un ami à moi et ce fameux juge, qui était une des grandes autorités de l'époque, juge au tribunal de Nuremberg, alors... Un type merveilleux. J'ai pris ces deux amis mais c'étaient des amis, ils n'étaient pas... Ils n'ont rien dit. Ils n'ont pas su comment me défendre.

BS : Qu'est-ce que l'on vous reprochait à cette émission-là ou en règle générale ? De quoi on vous accusait ?

MG : On m'a accusé de ne pas être une vraie psychanalyste, de n'avoir rien compris à l'être humain, etc. Que je n'avais pas le droit de faire ça. Une jalousie épouvantable avec un langage, le langage des... Comment cela s'appelait, le gars qui dominait l'analyse à ce moment là... Vous connaissez son nom ? Ah, tout le monde connaît... Qui a cassé le monde psychanalytique en deux. Il y a les psychanalystes, ceux qui sont venus après Freud. Et puis là, il y a ce type, vous voyez je perds les noms propres. Vous ne connaissez que lui ?

BS : Ah oui, je vois. Son nom m'échappe aussi...

MG : Qui a fait une nouvelle psychanalyse. Ce type qui était complètement fou... Vous voyez de qui je veux parler ?

BS : Oui, oui.

MG : Alors ne cherchez pas, ils étaient tous de cette école-là. Moi, j'étais de l'autre. Et il y avait une femme en particulier qui m'a coupé la parole tout le temps.

BS : Qu'est-ce que vous auriez à leur dire aujourd'hui à ce gens ?

MG : Écoutez, ça a commencé, il y avait un journaliste de gauche, j'ai oublié son nom. Il a commencé. Il a parlé le premier et il a dit : « Menie Grégoire, est-ce que vous avez une bonne ? » Alors j'ai répondu : « j'ai une femme de ménage. » J'ai pas osé, c'est idiot, j'ai pas osé répondre : « et vous ? » J'ai dit : « j'ai une femme de ménage, elle doit m'écouter, me regarder en ce moment », quelque chose comme ça.

BS : Qu'est-ce que vous auriez à leur dire aujourd'hui à tous ces gens qui vous ont autant critiqué, après toute ces années ?

MG : (silence) Il faut que je me laisse aller. (silence) Je les méprise, je crois. Je les méprise d'avoir méprisé tous les gens qui m'écoutaient. D'avoir méprisé le public. Alors quand il a dit : « vous avez une bonne », toutes les domestiques m'écoutaient partout, partout. Je le savais. Si j'allais déjeuner ou dîner chez des amis, celle qui me recevait c'était la bonne, qui se jetait dans mes bras.

BS : Quand on s'en prenait à vous, on s'en prenait à vos auditeurs selon vous ?

MG : On s'en prenait à quelqu'un qui avait réussi. Alors qu'on n'avait pas réussi ça. On a peut-être réussi autre chose. Mais on n'avait pas réussi ça alors qu'on aurait dû, on aurait pu, que si on s'en était pris autrement. Si on avait été plus malin, etc. On l'aurait fait, on l'aurait inventé à ma place. (soupir)

BS : Votre émission a duré quatorze ans sur RTL...

MG : Oui, oui, oui.

BS : Comment expliquez-vous que cela ait duré si longtemps et pourquoi cela s'est arrêté ?

MG : J'ai peut-être duré trop longtemps. C'était moins intéressant. Disons que les dernières années, c'était moins intéressant.

BS : En quoi ?

MG : En tout.

BS : Il n'y avait plus de nouveauté dans les thématiques...

MG : Non, parce que... Je vais vous dire quelque chose que vous n'allez peut-être pas comprendre. C'est difficile à expliquer. Quand l'émission marchait bien, les treize premières années, la vie était assez facile. C'était vraiment les Trente Glorieuses. La vie était assez facile et les gens avaient une possibilité de niveau de vie, souvent très basse mais suffisante pour s'intéresser à autre chose qu'à la bouffe quotidienne, pour s'intéresser un peu à eux. Quand il y a eu le chômage qui nous est tombé dessus, brusquement on n'avait plus le temps ni la nécessité de s'occuper de ce qui se passait en soi, il fallait s'occuper de se défendre. Voilà. Et ça je l'ai très très bien senti.

BS : Pourquoi votre émission a-t-elle pris fin ?

MG : Parce qu'il y avait une baisse d'écoute, une baisse d'écoute très nette. Je vous dis, elle a dégringolé avec le début des problèmes économiques. C'est à dire les deux dernières années, elle avait franchement baissé.

BS : Est-ce que vous imaginez comme possible qu'une émission créée aujourd'hui puisse durer autant de temps ou êtes-vous consciente que c'est assez exceptionnel ce qui vous est arrivé ?

MG : Je n'en sais rien. Si elle répondait à un besoin durable, elle durerait. Et si elle ne répondait pas à un besoin durable, elle ne durerait pas longtemps.

BS : Est-ce que vous n'étiez pas dans un certain âge d'or de la radio ?

MG : Je ne sais pas. Quand je l'ai pris, non. L'âge d'or est arrivé avec Jean Farran. Il n'y avait pas que moi. Il a engagé d'autres gens, il a inventé un tas de choses à côté. L'âge d'or de la radio, cela a été l'arrivée de Jean Farran et les quinze ans où il est resté le seul patron. Il y avait d'autres gens à côté, mais c'était lui.

BS : Si c'était à refaire, est-ce que vous le referiez ?

MG : J'espère que j'en serais capable.

BS : Est-ce que vous le referiez à l'identique ?

MG : Je ne vois pas comment j'aurais pu le faire autrement. Franchement, je n'ai pas de remord. Je n'ai pas l'impression d'avoir fait du mal ou d'avoir mal fait. J'ai l'impression que j'ai fait tout ce que je pouvais et que sans doute cela ne devait pas être si mal puisque cela a continué, que les gens m'aimaient, que les gens m'appelaient, ils avaient confiance en moi et qu'ils avaient même souvent besoin de moi. Voilà tout que je peux vous dire.

BS : Si on parle pour finir de l'interactivité à la radio. Vous écoutez la radio aujourd'hui ?

MG : J'écoute les infos, tous les matins.

BS : Est-ce que vous connaissez des émissions interactives ?

MG : Je ne connais rien à la radio. J'écoute que les infos, c'est pas compliqué. Et je les écoute beaucoup.

BS : Est-ce que vous connaissez Brigitte Lahaie ?

MG : Je l'ai vue l'été dernier où elle m'a demandé de venir faire une émission avec elle, ce qui était extrêmement gentil. J'ai trouvé qu'elle était fort intelligente, qu'elle se débrouillait très bien et qu'elle était on ne peut plus gentille avec moi.

BS : Moi, dans ma recherche, quand je regarde les dispositifs que vous avez mis en place et elle ce qu'elle a mis en place, on est très proche.

MG : On est très proches. Elle n'a pas été analysée mais elle a une expérience de la vie (rire) absolument exceptionnelle. Et puis, elle est saine et intelligente. Je ne l'ai vue qu'une fois mais j'ai eu une impression excellente. Je ne l'avais jamais écoutée. Je savais ce qu'elle faisait ; c'est à dire qu'elle reprenait une émission sexuelle, ce qui n'était pas bête, mais elle le prenait avec d'autres *backgrounds*. Avec une vraie connaissance factuelle du sexe. Ça ne s'était jamais fait.

BS : Pour tenir ce genre d'émission, est-ce qu'il faut avoir une histoire particulière ? Avoir fait une psychanalyse comme vous...

MG : Pour faire ce que j'ai fait, pour la première, ah oui, sans aucun doute. Ah, sans aucun doute. Sans analyse, non analysé, je ne faisais que des bêtises.

BS : Et pour d'autres émissions dans le même genre. Par exemple, l'émission de Brigitte Lahaie est bien parce qu'elle a de l'expérience dans ce domaine ?

MG : Oui, sûrement. Ce qu'elle a vécu, c'est un peu quelque chose comme une analyse. Parce qu'au fond, l'analyse inventée par Freud est fondée sur le sexe. Le sexe refusé mais connu, etc. Elle avait une bonne formation. Elle a une bonne... Elle continue ?

BS : Oui.

MG : Et bien, elle a une très bonne formation.

BS : Et je vais l'étudier dans ma thèse.

MG : Très bien. C'est intéressant puisqu'elle fait...

BS : Qu'est-ce que vous pensez de sa relation avec les auditeurs ? Est-ce que cela se rapproche de ce que vous aviez vous ?

MG : Même genre, du même genre. En allant à son émission avec elle, je me suis sentie très très à l'aise.

BS : Comment cela s'est passé avec les auditeurs ? Vous pouvez me donner plus de détails ?

MG : C'était moins proche, quand même. Si vous voulez, les gens se livrent mais pas autant. À mon avis, mais je n'ai pas assez écouté. Ce jour-là, j'ai compris... Je crois que mes auditeurs à moi se livraient plus encore, tandis que les siens gardent leur dignité, on sent ça... Ils pensent un peu à ce que l'on peut penser d'eux. Les miens, dans l'anonymat et fait en dehors de l'antenne, fait en privé. Ils se savaient en privé à ce moment-là, donc ils étaient moins gênés pour parler. Et ça j'ai bien fait de le faire en privé. Ça a très bien réussi, ça a très bien marché. On le savait. On savait que c'était déjà pré-enregistré.

BS : Les appels étaient enregistrés ?

MG : Pour l'émission sexuelle ?

BS : Ah oui, pardon pour l'émission sexuelle.

MG : L'émission sexuelle n'a jamais été faite en directe, toutes les autres étaient en direct, toutes.

BS : Au niveau des nouveaux outils interactif : les *e-mails*, les SMS par téléphone...

MG : Alors je n'ai pas eu le courage à temps de m'y mettre à temps. Je m'en veux beaucoup. J'ai très honte. Je n'ai pas compris à quel point c'était important. Quand j'ai voulu apprendre, j'avais déjà un peu perdu ma mémoire immédiate et je n'ai pas réussi bien. Et puis, j'ai dit : « zut » au lieu de continuer. J'ai pris des leçons, j'étais une mauvaise élève. Mes professeurs m'engueulaient et j'ai arrêté. Mais je m'en veux, je suis désolée.

BS : Est-ce que vous pensez que ces nouveaux outils aident à l'interactivité ?

MG : Qu'est-ce que vous mettez derrière le mot « interactivité » ?

BS : Le fait que les auditeurs entrent en contact avec un autre média...

MG : Avec les autres.

BS : Un auditeur avec une radio ou un public avec son média.

MG : C'est aussi par Internet avec des écrits.

BS : À votre époque, on avait le choix d'appeler ou d'écrire. Aujourd'hui on peut appeler, écrire, envoyer un SMS, un *e-mail*...

MG : Oui, mais quand vous écrivez ce n'est pas l'immédiat. Ce n'est pas le cri du cœur, désolé. C'est réfléchi, ce n'est pas irréfléchi. Ce n'est pas quelque chose qui sort de vous comme c'était. Il faut déjà... Ce qui sort de vous, il faut déjà, quand vous avez les idées, les mots, les phrases dans la tête, qui tournent, qui tournent, il faut que vous preniez un appareil et que vous tapiez, d'abord, un mot, deux mots, trois mots et vous tapiez votre phrase. C'est pas la même chose.

BS : C'est ce que je vous demande. À votre époque, il y avait deux possibilités pour entrer en contact avec vous. Aujourd'hui, quand les gens souhaitent joindre une station, ils ont beaucoup de possibilités. Est-ce que pour vous cela facilite le rapport avec un média et son public ?

MG : Peut-être pas le rapport. Mais cela facilite sûrement la rencontre, une rencontre malheureusement partielle car il n'y a pas ni voix, ni visage. Il y a des photos, d'accord, mais cela ne va pas très loin. C'est sûrement ça. Il faudrait que cela soit énormément étudié pour savoir ce que cela donne, ce que ça fait. Moi je ne peux pas savoir, vu que je n'ai pas l'appareil. Je ne peux pas vous dire. C'est vous qui allez voir.

BS : Oui, oui. Mais votre avis m'intéresse.

MG : Je n'ai pas d'avis puisque je ne connais pas.

BS : Une dernière question et je vous laisse vous reposer.

MG : Quelle heure est-il ?

BS : Quelles ont été vos grandes batailles ?

MG : La liberté des femmes, la contraception, l'avortement, les rapports sexuels et la connaissance du monde sexuel pour tout le monde, l'ouverture au grand jour de l'amour, du rapport du sexe, des sexes, pardon, il n'y en a pas qu'un (rire), la connaissance du féminin. Le masculin, pour moi femme, je ne comprendrai jamais tout à fait ce qu'est un homme. Je ferai des efforts mais je ne peux pas savoir et vice et versa. La connaissance de l'être féminin, ah oui. Je pense que je suis parmi les gens, enfin à la fin de l'émission, j'étais parmi les êtres humains qui connaissaient le mieux les femmes. Combien de milliers et de milliers m'ont entendue, je les ai entendues, je les écoutais, je les ai lues des milliers, des milliers. Donc le féminin, je peux comprendre parce que je suis femme et puis j'ai des bonnes raisons de le connaître. Je suis dans un nuage de féminin. Les hommes m'ont parlé, très bien, autant qu'ils pouvaient. Mais ce n'est pas la même chose. Parce que d'abord, je suis une femme, ils sont des hommes et la différence entre homme et femme fait que l'échange, le rapport, pour eux n'est que sexuel. D'abord.

BS : Et ces combats vous les meniez aussi dans votre vie personnelle ?

MG : L'essentiel de ma vie. Mais ma vie privée, je ne la raconte à personne et je ne la raconterai à personne.

BS : Quand je parlais de votre vie privée, je parlais de ce qui se passait à la sortie des studios.

MG : Je rentrais chez moi, mon mari, mes enfants.

BS : Est-ce que vous avez quelque chose à rajouter ?

MG : J'ai à rajouter que j'espère que je me suis fait comprendre. Parce que je sais que ce n'est pas facile. C'est quand même quelque chose de très spécial. Mais j'espère et je crois que vous m'avez comprise. Je crois...

BS : J'espère...

MG : Je ne sais pas ce que vous allez en faire, mais quand je serais morte, cela vaudra peut-être quelque chose. Parce que vraiment, vous m'avez merveilleusement libérée pour vous parler de tout ça. Merveilleusement.